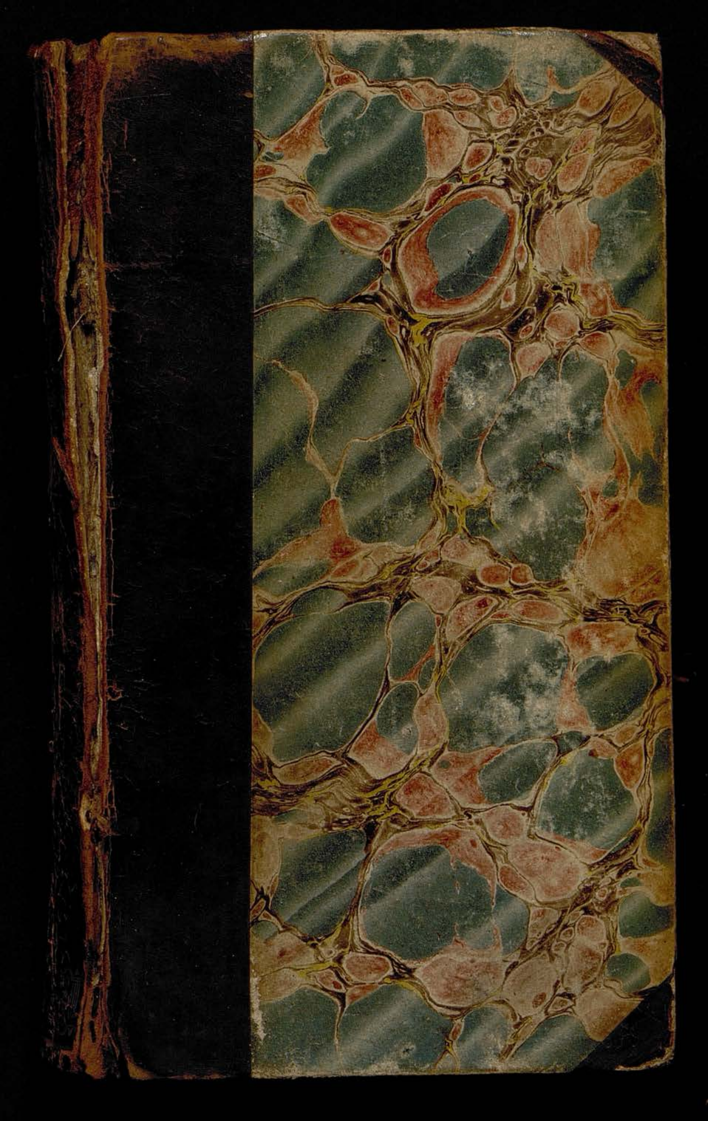
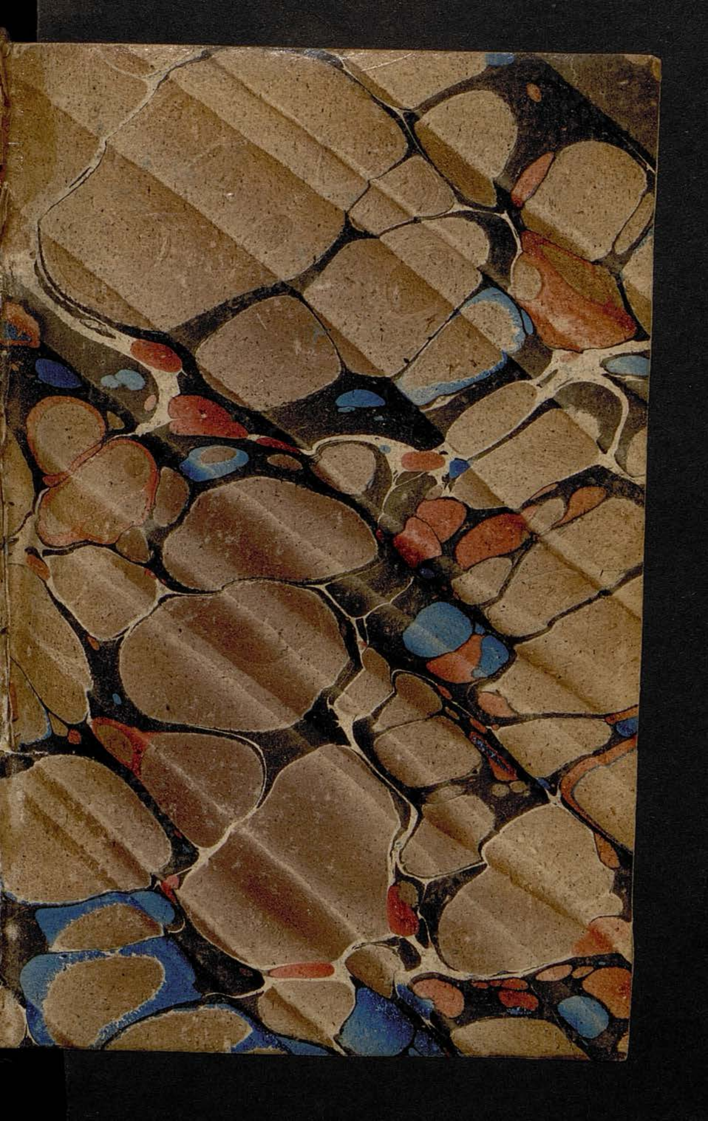



V
B
J
C
910849 I
Mag. St. Dr.



OEUVRES
DE
MOLIERE.

TOME TROISIEME.

OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

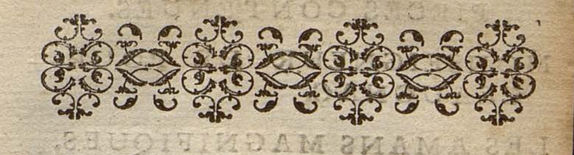
TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTE'E & MERKUS*, 1750.

Avec Privilége de Sa Majesté le Roi de Pologne & Electeur de Saxe.



PIECES CONTENUES

dans ce Troisiéme Tome.

LE TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR.

AMPHITRION.

L'AVARE.

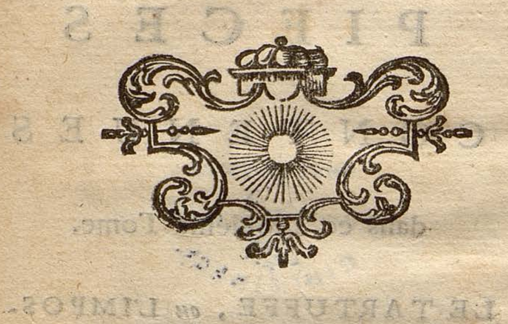
GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

FÊTE DE VERSAILLES en 1668.

PIECES CONTENUES.

MONSEIGNEUR DE POURCEAUGNAC.

LES AMANS MAGNIFIQUES.



LE

LE TARTUFFE, OU L'IMPOSTEUR, *COMEDIE.*

PREFACE.

VOici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait representés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'eusse la hardiesse de jouër leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le tartuffe, dans leur bouche, est une piéce qui offense la piété. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystéres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumiéres de mes amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûë, l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout ce-

cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; &, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.
Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jetter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comédie; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonorent.
Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiére; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vray dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venuë de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; &, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractére d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.
Je sçais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théatre à parler de ces matiéres; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent

cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mystéres; que les Espagnols, nos voisins, ne célébrent guéres de fête, où la comédie ne soit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystéres de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; &, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de nôtre tems, des piéces saintes de Monsieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, & nous avons vû que le théatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans le plus souvent, que ceux de la satyre; & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule. On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur; hé, pouvois-je m'en m'empêcher, pour bien représenter le caractére d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mau-

vais uſage. Mais il débite au quatriéme acte une morale pernicieuſe; mais cette morale eſt-elle quelque choſe, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choſes, ſi généralement déteſtées, faſſent quelque impreſſion dans les eſprits, que je les rende dangereuſes, en les faiſant monter ſur le théatre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un ſcélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la comédie du tartuffe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'eſt à quoy l'on s'attache furieuſement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit ſi fort déchaîné contre le théatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Egliſe qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier auſſi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainſi, l'autorité, dont on prétend appuyer la cenſure, eſt détruite par ce partage; & toute la conſéquence qu'on peut tirer de cette diverſité d'opinions en des eſprits éclairés des mêmes lumiéres, c'eſt qu'ils ont pris la comédie différemment, & que les uns l'ont conſidérée dans ſa pureté, lorſque les autres l'ont regardée dans ſa corruption, & confonduë avec tous ces vilains ſpectacles qu'on a eu raiſon de nommer des ſpectacles de turpitude. Et en effet, puiſqu'on doit diſcourir des choſes, & non pas des mots, & que la plûpart des contrariétés viennent de ne ſe pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choſes oppoſées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'eſt la comédie en ſoi, pour voir ſi elle eſt condamnable. On connoîtra, ſans doute, que, n'étant autre choſe qu'un poëme ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne ſçauroit la cenſurer ſans injuſtice; &, ſi nous voulons oüir là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célébres Philoſophes ont don-

donné des louanges à la comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtére, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiécle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au théatre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands-hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient compoſées; que la Gréce a fait pour cet art éclater ſon eſtime, par les prix glorieux & par les ſuperbes théatres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu auſſi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & ſous la licence des Empereurs, mais dans Rome diſciplinée, ſous la ſageſſe des Conſuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avouë qu'il y a eu des tems où la comédie s'eſt corrompuë. Et qu'eſt-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a choſe ſi innocente, où les hommes ne puiſſent porter du crime, point d'art ſi ſalutaire, dont ils ne ſoient capables de renverſer les intentions, rien de ſi bon en ſoi qu'ils ne puiſſent tourner à de mauvais uſages. La Médecine eſt un art profitable, & chacun la révére comme une des plus excellentes choſes que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'eſt renduë odieuſe, & ſouvent on en a fait un art d'empoiſonner les hommes. La Philoſophie eſt un préſent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos eſprits à la connoiſſance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; & pourtant on n'ignore pas que ſouvent on l'a détournée de ſon emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à ſoutenir l'impiété. Les choſes même les plus ſaintes ne ſont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des ſcélérats qui, tous les jours, abuſent de

de la piété, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport, l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; &, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la comédie, & approuver les piéces de théatre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sçais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les ames sont attendries par ces

ſortes de repréſentations. Je ne vois pas quel grand crime c'eſt que de s'attendrir à la vûë d'une paſſion honnête; & c'eſt un haut étage de vertu, que cette pleine inſenſibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une ſi grande perfection ſoit dans les forces de la nature humaine; & je ne ſçais s'il n'eſt pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les paſſions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théatre; &, ſi l'on veut blâmer toutes les choſes qui ne regardent pas directement Dieu & notre ſalut, il eſt certain que la comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle ſoit condamnée avec le reſte; mais, ſuppoſé, comme il eſt vray, que les exercices de la piété ſouffrent des intervalles, & que les hommes ayent beſoin de divertiſſement, je ſoutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui ſoit plus innocent que la comédie. Je me ſuis étendu trop loin. Finiſſons par un mot d'un grand Prince ſur la comédie du tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défenduë, on repréſenta, devant la Cour, une piéce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en ſortant, dit au grand Prince que je veux dire; *Je voudrois bien ſçavoir pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi fort de la comédie de Moliere, ne diſent mot de celle de Scaramouche.* A quoi le Prince répondit; *La raiſon de cela, c'eſt que la comédie de Scaramouche jouë le Ciel & la Religion, dont ces meſſieurs là ne ſe ſoucient point; mais celle de Moliere les jouë eux-mêmes, c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*



PREMIER PLACET, PRESENTE' AU ROI,

Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été représentée en Public.

SIRE,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertiſſant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon ſiécle; &, comme l'Hypocriſie, ſans doute, en eſt un des plus en uſage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la penſée que je ne rendrois pas un petit ſervice à tous les honnêtes gens de votre Royaume, ſi je faiſois une Comédie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zéle contrefait, & une charité ſophiſtiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie, avec tout le ſoin, comme je crois, & toutes les circonſpections que pouvoit demander la délicateſſe de la matiére; &, pour mieux conſerver l'eſtime & le reſpect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai diſtingué, le plus que j'ai pû, le caractére que j'avois à toucher; je n'ai point laiſſé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me ſuis ſervi, dans cette peinture, que des couleurs expreſſes & des traits eſſentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicateſſe de votre ame ſur les matiéres de Religion, & l'on a ſçû vous prendre par l'endroit ſeul que vous étes prenable, je veux dire, par le reſpect des choſes ſaintes. Les Tartuffes, ſous-main, ont

ont eu l'adreſſe de trouver grace auprès de votre Majeſté, & les originaux enfin ont fait ſupprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque reſſemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup ſenſible que la ſuppreſſion de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la maniére dont votre Majeſté s'étoit expliquée ſur ce ſujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie qu'elle me défendoit de produire en Public.

Mais, malgré cette glorieuſe déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monſieur le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particuliéres que je leur ai faites de mon ouvrage, ſe ſont trouvés d'accord avec les ſentimens de votre Majeſté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre compoſé par le Curé de..... qui donne hautement un démenti à tous ces Auguſtes témoignages. Votre Majeſté a beau dire, & Monſieur le Légat, & Meſſieurs les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, ſans l'avoir vûë, eſt diabolique, & diabolique mon cerveau; je ſuis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un ſupplice exemplaire. Ce n'eſt pas aſſez que le feu expie en public mon offenſe, j'en ſerois quitte à trop bon marché; le zéle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aye de miſéricorde auprès de Dieu, il veut abſolument que je ſois damné, c'eſt une affaire réſoluë.

Ce livre, SIRE, a été préſenté à votre Majeſté, &, ſans doute, elle juge bien elle-même combien il m'eſt fâcheux de me voir expoſé tous les jours aux inſultes de ces Meſſieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles ſoient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de ſon impoſture,

& à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage ; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & sçavent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majesté ; & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.



SECOND PLACET,

Présenté au Roi, dans son camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les Sieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de sa Majesté, & compagnons du Sieur Moliere, sur la défense qui fut faite le 6. Aoust 1667. de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le Souverain juge & le maître de toutes choses?

Ma Comédie, SIRE, n'a pû jouïr ici des bontés de votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'imposteur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célébres originaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits, qui, dans toute autre matiére, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'est vûë foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de

l'éclat de cette tempête, c'eſt de dire que votre Majeſté avoit eu la bonté de m'en permettre la repréſentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût beſoin de demander cette permiſſion à d'autres, puiſqu'il n'y avoit qu'elle ſeule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie, ne remuënt bien des reſſorts auprès de votre Majeſté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déja fait, de véritables gens de bien, qui ſont d'autant plus promts à ſe laiſſer tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils faſſent, ce n'eſt point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont aſſez montré dans les Comédies qu'ils ont ſouffert qu'on ait jouées tant de fois en public, ſans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Piété & la Religion, dont ils ſe ſoucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les jouë eux-mêmes, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Ils ne ſçauroient me pardonner de dévoiler leurs impoſtures aux yeux de tout le monde; &, ſans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majeſté, que chacun s'eſt ſcandaliſé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'eſt que tout Paris ne s'eſt ſcandaliſé que de la défenſe qu'on en a faite, que les plus ſcrupuleux en ont trouvé la repréſentation profitable, & qu'on s'eſt étonné que des perſonnes d'une probité ſi connuë, ayent eu une ſi grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & ſont ſi oppoſés à la véritable piété dont elles font profeſſion.

J'attends avec reſpect l'arrêt que votre Majeſté daignera prononcer ſur cette matiére; mais il eſt très-aſſûré, SIRE, qu'il ne faut plus que je ſonge à faire des Comédies, ſi les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me perſécuter plus que jamais, & voudront trou-

ver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & pussai-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

****

TROISIEME PLACET,

Présenté au Roi le 5. Février 1669.

SIRE,

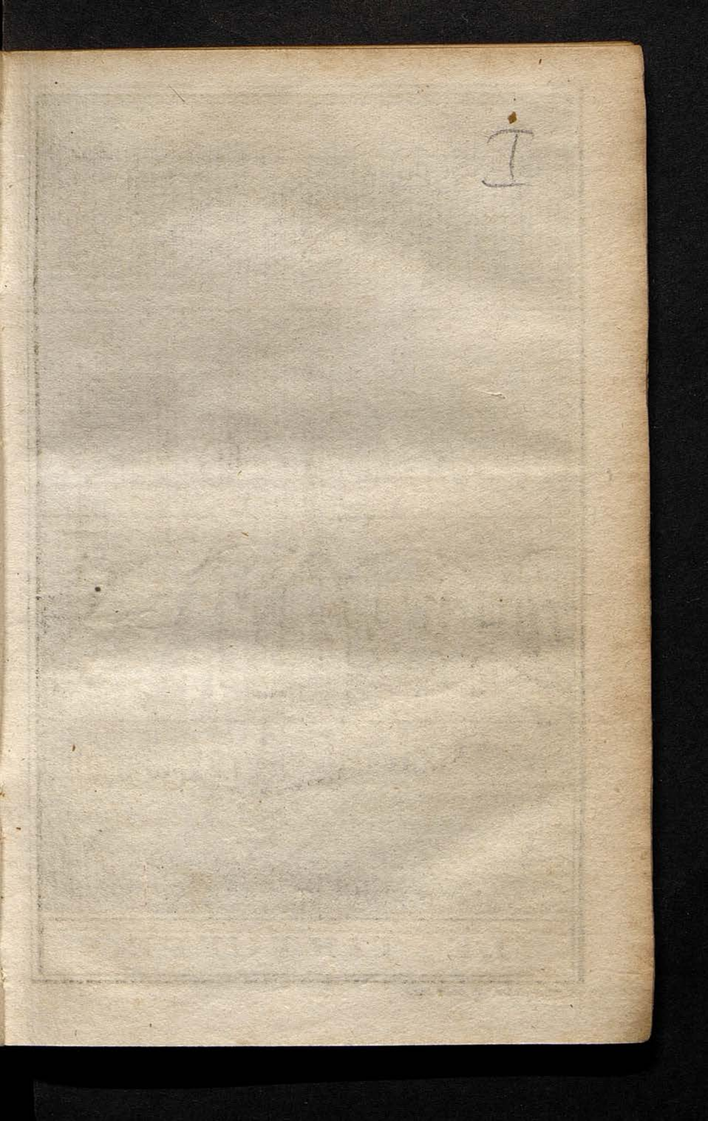
Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canonicat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, réssuscité par vos bontés? Je suis, par cette premiére faveur, réconcilié avec les Dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grace à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour votre Majesté; & j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet.

ACTEURS.

Madame PERNELLE, Mere d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon.
VALERE, amant de Mariane.
CLE'ANTE, beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévot.
DORINE, ſuivante de Mariane.
Monſieur LOYAL, ſergent.
UN EXEMT.
FLIPOTE, ſervante de Madame Pernelle.

La ſcéne eſt à Paris, dans la maiſon d'Orgon.





LE TARTUFFE.

J. Punt delin. et fecit, 1740.



LE TARTUFFE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vîte?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est, tout justement, la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous étes, mamie, une fille suivante,

Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais. . . .

Madame PERNELLE.

Vous étes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand' mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois. . . .

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous-cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere....

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous étes dépensiére; & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtuë ainsi qu'une Princesse.
Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous révére;
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc, mais c'eſt-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe, eſt bien-heureux, ſans doute...

Madame PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! Je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il pretend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une ſuite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,

Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, sur tout depuis un certain tems,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?
[*montrant Elmire.*]
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire ?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promtement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs ;
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire.
On ſçait qu'Orante méne une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au Ciel ; & j'ai ſçu, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette dame eſt bonne.
Il eſt vray qu'elle vit en auſtére perſonne ;
Mais l'âge, dans ſon ame, a mis ce zéle ardent,
Et l'on ſçait qu'elle eſt prude à ſon corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joüi de tous ſes avantages ;
Mais, voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et, du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont là les retours des coquettes du tems ;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude

Ne

Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, & ne pardonne à rien;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sçauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le panchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vous
plaire,
Ma bru. L'on est, chez vous, contrainte de se taire,
Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour;
Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé,
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont, du malin esprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,
Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles,
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sçait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées,
De la confusion de telles assemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme, l'autre jour, un Docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

[*à Elmire.*]

Et sans.... Adieu, ma bru, je ne veux plus
rien dire.
Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

[*Donnant un soufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je sçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'est dommage,
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vû, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son Prince, il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle son frere; & l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,
Il le choye, il l'embrasse; &, pour une maîtresse
On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,
Avec joye, il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui céde.
Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;

Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.
Lui qui connoît sa duppe, & qui veut en jouïr,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouïr;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE *à Cléante.*

VOus étes bien-heureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vuë;
Je veux aller, là haut, attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valére:

La

La ſœur de cet ami, vous le ſçavez, m'eſt chére;
Et s'il falloit. . . .

DORINE.

Il entre.

****

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[*à Cléante.*]
Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
[*à Dorine.*]
Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fiévre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le ſoir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au ſoupé, toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;

Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entiére,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiére;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;
Et, dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misére,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere, & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour, à l'église il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiére,

Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priére;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zéle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa priére,
Et de l'avoir tuée avec trop de colére.

CLEANTE.

Parbleu, vous étes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage,
Vous en étes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur;
Je ſçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eſt point les eſclaves;
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves,
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrays braves ſoient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrays dévots, qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Hé quoi! Vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'Hyprocriſie, & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage,
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoye, à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plûpart, ſont étrangement faits!
Dans la juſte nature on ne les voit jamais.
La raiſon a, pour eux, des bornes trop petites,
En chaque caractere, ils paſſent ſes limites,
Et la plus noble choſe, ils la gâtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit, en paſſant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous étes, ſans doute, un Docteur qu'on révére,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré,
Vous étes le ſeul ſage, & le ſeul éclairé,
Un Oracle, un Caton dans le ſiécle où nous ſommes,
Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le ſçavoir, chez moi, n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſçais, pour toute ma ſcience,
Du faux, avec le vray, faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,

Aucune chose au monde & plus noble & plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zéle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilege & trompeuse grimace
Abuse impunément, & se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier & marchandise,
Et veulent achepter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui sçavent ajuster leur zéle avec leurs vices,
Sont promts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colére,
Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révére,
Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractére on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siécle, mon frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point, en eux, ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.

L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui.
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre;
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zéle extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer,
Voilà l'exemple enfin qu'il ſe faut propoſer.
Votre homme, à dire vray, n'eſt pas de ce modéle;
C'eſt de fort bonne foi que vous vantez ſon zéle,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monſieur mon cher beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce diſcours. Vous ſçavez que Valére,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vray.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne ſçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſçavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace;
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MRRIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'eſt point là qui pourroit nous entendre ;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi, vous m'avez été chére.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille ; &, pour le mériter,
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui ? Moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas ! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

****

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE entrant doucement, & se tenant derriére Orgon, sans étre vûë.

ORGON.

C'Est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
Et, comme sur vos voeux je..
[*appercevant Dorine.*]
Que faites-vous là?
La curiosité, qui vous presse, est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte?

DORINE.

Vrayment, je ne sçais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? La chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,
Il raille.

ORON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous.
Quoi! Se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,

Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir. . .

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux. . .

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien,
Sçachez que c'eſt par là qu'il faut qu'on le révére.
Sa miſére eſt, ſans doute, une honnête miſére,
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,
Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles.
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens.
Ce ſont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme,
Et, tel que l'on le voit, il eſt bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſiéd pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit pas tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil? . . . . Mais ce diſcours vous bleſſe.
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur, ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?

Sçachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, souvent, ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidéle
A de certains maris faits d'un certain modéle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sçais ce qu'il vous faut, & je suis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valére;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçûs?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos désirs,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidéles,
Comme deux vrays enfans, comme deux tourterelles;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assûre.

ORGON.

Ouais ! Quels diſcours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre ; & ſongez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin ; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit..

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés....

DORINE.

Ah ! Vous étes dévot, & vous vous emportez ?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

OR-

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
[*à sa fille.*]
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE *à part.*

J'enrage,
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

[*Orgon se tourne du côté de Dorine; &, les bras croisés, l'écoute & la regarde en face.*]

Si j'étois en sa place, un homme, assûrément,
Ne m'épouseroit pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

[*à part.*] ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[*Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine; & à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.*]

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari... que j'ai ſçû vous élire...
[*à Dorine.*]
Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéïſſance,
Et montrer, pour mon choix, entiére déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peſte avec vous,
Avec qui, ſans péché, je ne ſçaurois plus vivre.
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre ;
Ses diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me raſſeoir un peu.

****

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repouſſé !

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe ?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui, se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas,
L'aimez-vous je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! Qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus, ouvert cent fois mon cœur?
Et sçais-tu pas, pour lui, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sçais-je si le cœur a parlé par la bouche;
Et si c'est, tout de bon, que cet amant vous touche.

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter.
Et mes vrays sentimens ont sçû trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assûrément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour ſortir d'embarras.
Le reméde, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine, tu te
rends?
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et dans l'occaſion mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité.....

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valére,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi? Si votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monſieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y
penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe! Oh, oh! N'eſt-ce rien qu'on
propoſe?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la
choſe,

N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du piéd,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!

DORINE.

Quelle allégreſſe aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux ſi beau, vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! Ceſſe, je te prie, un ſemblable diſcours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéïſſe à ſon pere,
Voulût-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en ſa petite ville,
Qu'en oncles, & couſins, vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez viſiter, pour votre bien-venuë,
Madame la Baillive, & Madame l'Eluë,
Qui d'un ſiége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez eſpérer
Le bal, & la grand'bande, à ſçavoir, deux muſettes,
Et, par-fois, Fagotin & les marionettes;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! Tu me fais mourir.
De tes conſeils, plûtôt, ſonge à me ſecourir.

DORINE.

Je ſuis votre ſervante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire paſſe.

MA-

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sçais qu'à toi, toujours, je me suis confiée.
Fai-moi....

DORINE.

Non. Vous serez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puisque mon sort ne sçauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide ;
Et je sçais, de mes maux, l'infaillible remède.
[*Elle veut s'en aller.*]

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère votre amant.

****

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

VA-

VALERE.

Votre pere, Madame. . . .

MARIANE.

A changé de visée.
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi! Sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sçais.

VALERE.

La réponse est honnête.
Vous ne sçavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçoi.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le suivre, je croi.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE *se retirant dans le fond du théatre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime! Et c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut présenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déja vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! Permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;
Et je sçais où porter. & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu! Laissons-là le mérite,
J'en ai fort peu sans doute; & vous en faites foi.
Mais j'espére aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en sçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande ; &, de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins ;
Si l'on n'en vient à bout ; on le doit feindre au moins,
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien ; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi ! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flâme ?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite ;
Et je voudrois déjà que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame ; &, de ce pas, je vais vous contenter.

[*Il fait un pas pour s'en aller.*]

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,
N'eſt rien qu'à votre exemple.

MA-

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, seigneur Valere.

[*Elle arrête Valére par le bras.*]

VALERE *feignant de résister.*

Hé, que veux tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non. Vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse ;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valére & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vûë est pour elle un supplice ;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE *quittant Mariane & courant après Valére.*

Encor? Diantre soit fait de vous! Si.... Je le veux
Cessez ce badinage, & venez-çà tous deux.

[*Elle prend Valére & Mariane par la main, & les raméne.*]

VALERE *à Dorine.*

Mais quel est ton dessein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.

[*à Valére.*]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vû la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

[*à Valére.*]

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

[*à Mariane.*]

Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

MARIANE *à Valére.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous étes fous tous deux. Çà la main, l'un & l'autre,
[*à Valére.*]
Allons, vous.

VALERE *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

[*à Mariane.*]

Ah! çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

[*Valére & Mariane se tiennent quelque tems par la main sans se regarder.*]

VALERE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

[*Mariane se tourne du côté de Valére en lui souriant.*]

DORINE.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'étes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'étes-vous pas l'homme le plus ingrat....

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
[*à Mariane.*] [*à Valère.*]
Votre pere se moque, & ce sont des chansons.
[*à Mariane.*]
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présage mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne disiez, oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant ensemble.
[*à Valére.*]
Sortez; &, sans tarder, employez vos amis

Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[*à Mariane.*]

Nous, allons réveiller les efforts de son frere;
Et, dans notre parti, jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vray dire, est en vous.

MARIANE *à Valére.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
Mais je ne ferai point à d'autre qu'à Valére.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah! Jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALERE *revenant sur ses pas.*

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre?
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

[*Dorine les pousse chacun par l'épaule, & les oblige de se séparer.*]

Fin du second Acte.



AC

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achéve mes destins,
Qu'on me traite par tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On ſçait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vray moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, ſans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez vous.

[*Damis va ſe cacher dans un cabinet qui eſt au fond du théatre.*]

****

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à ſon valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAurent, ſerrez ma haire, avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire. . .

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein, que je ne ſçaurois voir.
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion?

Certes, je ne ſçais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne ſuis pas ſi promte;
Et je vous verrois nud, du haut juſques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais, ſur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vais vous laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette ſalle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit!
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble.
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

****

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUE le Ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours, autant que le déſire
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *aſſis.*

Comment, de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE *aſſiſe.*

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes priéres n'ont pas le mérite qu'il faut,

Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chére santé ;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien-aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même ; &, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir, seul à seul, avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliére,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiére ;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un transport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui serrant les doigts.*

Oui, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt. . .

[Il met la main ſur les genoux d'Elmire.]

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah! De grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

[Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute choſe on n'a vû ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vray. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille. Eſt-il vray? Dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vray dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme point un cœur qui ſoit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.

Nos ſens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a, ſur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs transportés;
Et je n'ai pû vous voir parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'eſt peint.
D'abord, j'appréhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſe réſolut,
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin, je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette paſſion peut n'être point coupable;
Que je puis l'ajuſter avec que la pudeur,
Et c'eſt ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien grande,
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offrande;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre ſeul arrêt,
Heureux, ſi vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vray dire, un peu bien ſurprenante.
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein.
Un dévot comme vous, & que par tout on nomme.

TARTUFFE.

Ah! Pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme;
Et, lorſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre, & ne raiſonne pas.
Je ſçais qu'un tel diſcours de moi paroît étrange,
Mais, Madame, après tout, je ne ſuis pas un ange;

Et,

Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes Souveraine;
De vos regards divins l'inéffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, priéres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'employe ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles;
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrette en qui l'on se confie,
Deshonore l'autel, où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur

A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le promt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?
TARTUFFE.
Je sçais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de chair.
ELMIRE.
D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paroître
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valére avec que Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir;
Et...

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du Cabinet où il s'étoit retiré.*
Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.
ELMIRE.
Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats,
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.
DA-

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi ;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie ;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valére.
Il faut que du perfide il ſoit deſabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joye,
Et vos diſcours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici, justement, de quoi me ſatisfaire.

****

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

NOus allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous étes bien payé de toutes vos careſſes ;
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendreſſes.
Son grand zéle, pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai ſurpris là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret

Vouloit, à toute force, en garder le secret ;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens ; & vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

****

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! Est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures ;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous.
Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je ne n'en aye encor mérité davantage.

ORGON *à son fils.*

Ah ! Traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! La feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir. . . .

ORGON.

Tai-toi, peste maudite !

TAR-

TARTUFFE.

Ah ! Laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable ?
Sçavez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas ! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.
[*s'adreſſant à Damis.*]
Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte dûë aux crimes de ma vie.

ORGON.

[*à Tartuffe.*] [*à ſon fils.*]
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! Ses diſcours vous ſéduiront au point....

ORGON.

[*relevant Tartuffe.*]
Tai-toi, pendard. Mon frere, hé ! Levez-vous, de grace.
[*à ſon fils.*]
Infame.

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! Je paſſe....

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçû pour moi la moindre égratigneure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace....

ORGON *se jettant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.*

Hélas! Vous moquez-vous?
[*A son fils.*]
Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! Je....

ORGON.

Paix, dis-je.
Je sçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! Je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéïsse, & que je suis le maître.
Allons, qu'on se retracte; & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? Moi? De ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! Tu résistes, gueux, & lui dis des injures?
[*à Tartuffe.*]

Un

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
[*à son fils.*]
Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

****

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE *à part.*

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.
[*à Orgon.*]
Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude,
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*

Coquin! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.
[*à Tartuffe.*]
Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regle de céans quels grands troubles j'apporte,

Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! Mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je sçais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye.
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniére,
Vous faire de mon bien donation entiére.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colére,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du Ciel n'y sçauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale;
Dieu sçait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par tout que, me sentant coupable,

Je

Je feins, pour qui m'accuſe, un zéle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, ſous-main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, Monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il beſoin de nous?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du Ciel les ordres ſouverains.
Quoi! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faiſons toujours ce que le Ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déja dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent, dans le monde, un criminel uſage;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monſieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.
Souffrez, ſans vous vouloir embaraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien;
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en meſuſe,
Que ſi, de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en ayez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vray zéle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez, de céans, une honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur. . . .

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie.
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah!

****

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, *DORINE.*

DORINE *à Cléante.*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle,
Monſieur; ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCE-

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Je me réjouis de vous voir assemblés.
[*à Mariane.*]
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous sçavez déja ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéïssance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiére à mériter.

Mor-

Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil; vous ſouffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde,
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſçais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le deſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu joüer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être cruë,
Et vous auriez paru d'autre maniére émuë.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le Ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,

Et crois que d'un refus la discréte froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois maniére
De vous le faire voir avec pleine lumiére?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien;
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire.*

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE *à Dorine.*

Non, on est aisément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.
[*à Cléante, & à Mariane.*]
Faites-le moi descendre; &, vous, retirez-vous.

****

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APprochons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu! Laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
[*à Orgon qui est sous la table.*]
Au moins, je vais toucher une étrange matiére,
Ne vous scandalisez en aucune maniére,
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flater de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.

Com-

Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous deſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

****

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON ſous la table.

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par tout, de crainte de ſurpriſe.
[*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*]
Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſûrément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vû de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein, & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vray, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.
L'eſtime où l'on vous tient a diſſipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous ſoyons enſemble à tous momens;
Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule avec vous enfermée,

Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop promt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! Si d'un tel refus vous étes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et, sur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis, me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vû faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;

Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne vienne m'aſſûrer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une confiante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi! Vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiſer la tendreſſe?
On ſe tuë à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'eſt pas encore aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux derniéres faveurs on ne pouſſe l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer.
Nos vœux, ſur des diſcours, ont peine à s'aſſûrer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, ſçû convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu! Que votre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit!
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il déſire!
Quoi! De votre pourſuite, on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir ſans quartier, les choſes qu'on demande;

Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?
TARTUFFE.
Mais, si, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?
ELMIRE.
Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?
TARTUFFE.
Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.
ELMIRE.
Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.
TARTUFFE.
Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; & je sçais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.
[*Elmire tousse plus fort.*]
Vous toussez fort, Madame.
ELMIRE.
Oui, je suis au supplice.
TARTUFFE *présentant à Elmire un cornet de papier.*
Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?
ELMIRE.
C'est un rhume obstiné, sans doute, & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.
TARTUFFE.
Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſûrée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela;
Mais puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,
Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convainquans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſûrément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

VOilà, je vous l'avouë, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! Vous sortez si-tôt? Vous vous moquez des gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de leger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprend e.

[*Elmire fait mettre Orgon derriére elle*]

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

TOut conspire, Madame, à mon contentement.
J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; & mon ame ravie....

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, & Tartuffe apperçoit Orgon*]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah,

Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner?
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme.
J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi! Vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse; & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.



SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

QUel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choſes qu'il me dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

ELMIRE.

La donation ?

ORGON.

Oui. C'eſt une affaire faite ;
Mais j'ai quelqu'autre choſe encor qui m'inquiéte.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous ſçaurez tout. Mais voyons au plûtôt
Si certaine caſſette eſt encore là-haut.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

OU voulez-vous courir ?

ORGON.

Las! Que ſçais-je ?

CLEANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſette-là me trouble entiérement.
Plus que le reſte encore, elle me déſeſpére.

CLEANTE.

Cette caſſette eſt donc un important myſtére ?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans ſa fuite, il me voulut élire;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où ſa vie, & ſes biens, ſe trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plûtôt la caſſette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins ſi j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,

Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! Sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante?
Et moi qui l'ai reçû gueusant, & n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre;
Et toujours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zéle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austére grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vray dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais, au vray zéle aussi, n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plûtôt encor de cet autre côté.

****

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! Mon pere, eſt-il vray qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et, pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voilà tout juſtement parler en vray jeune homme.
Modérez, s'il vous plait, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un régne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.

****

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

Qu'eſt-ce? J'apprends ici de terribles myſtéres.

ORGON.

Ce ſont des nouveautés dont mes yeux ſont témoins,
Et vous voyez le prix dont ſont payés mes ſoins.
Je recueille, avec zéle, un homme en ſa miſére,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il eſt par moi chargé,

Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruïne, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu
sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire,
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mere?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime si hardi.

Ma-

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est, ici bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! Le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interpréte.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le désir d'embrasser ma femme?

Madame PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé? Diantre, le moyen de m'en assûrer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux,
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zéle on voit son ame éprise ;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sçais pas, si vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colére.

DORINE *à Orgon.*

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! Son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLEANTE.

[*à Orgon.*]

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiére à tant d'alarmes;
Et mes. . .

ORGON *à Dorine, voyant entrer Monsieur Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le sçavoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

****

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOYAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théatre.*

Bon jour, ma chére sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LO-

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun,
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe;
Et je viens pour un fait, dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je vien
De la part de Monſieur Tartuffe, pour ſon bien.

DORINE à *Orgon.*

C'eſt un homme qui vient, avec douce maniére,
De la part de Monſieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ſerez, dit-il, bien-aiſe.

CLEANTE à *Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON à *Cléante.*

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être.
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL à *Orgon.*

Salut, Monſieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je déſire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chére;
Et j'étois ſerviteur de monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître, ou ſçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et ſuis Huiſſier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monſieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi? Vous étes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à present, comme sçavez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire!

M. LOYAL *à Damis.*

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
[*montrant Orgon.*]
C'est à Monsieur, il est & raisonnable & doux,
Et d'un homme de bien il sçait trop bien l'office,
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, Monsieur, je sçais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion;
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DO-

DORINE *à part.*

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des piéces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
Que pour ôter, par là, le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zéle qui me pousse,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems;
Et jusques à demain, je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale, & sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clés de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans jusqu'au moindre ustencile;
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie; & l'on décréte aussi contre les femmes.

CLEANTE *à M. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoye!

****

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

HE bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connuës?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme,
Il sçait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

EL-

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en aît le succès qu'on veut croire.

****

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous imposer,
Depuis une heure, au Prince a sçû vous accuser ;
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ses droits armés ; & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avouë, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant;
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Lâs! Que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu, prenez le ſoin, vous autres...

CLEANTE.

Allez tôt;
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

****

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monſieur, tout beau, ne courez point ſi vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier;
C'eſt le coup, ſcélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

La modération eſt grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment ſe jouë!

TAR-

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſçauroient m'émouvoir,
Et je ne ſonge à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, eſt fort honnête à à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſçauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſérable?

TARTUFFE.

Oui. Je ſçais quels ſecours j'en ai pû recevoir;
Mais l'intérêt du Prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur!

DORINE.

Comme il ſçait, de traîtreſſe maniére,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révére!

CLEANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zéle qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſçû vous ſurprendre,
Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?
Je ne vous parle point, pour devoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi conſentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monſieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L' E X E M T.

Oui, c'eſt trop demeurer, ſans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, ſuivez-moi tout à-l'heure
Dans la priſon qu'on doit vous donner pour demeure.

T A R T U F F E.

Qui? Moi, Monſieur?

L' E X E M T.

Oui, vous.

T A R T U F F E.

Pourquoi donc la priſon?

L' E X E M T.

Ce n'eſt pas vous à qui j'en veux rendre raiſon.
[*à Orgon.*]
Remettez-vous, Monſieur, d'une alarme ſi chaude.
Nous vivons ſous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux ſe font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des impoſteurs.
D'un fin diſcernement ſa grande ame pourvûë,
Sur les choſes toujours jette une droite vûë;
Chez elle jamais rien ne ſurprend trop d'accès,
Et ſa ferme raiſon ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, ſans aveuglement, il fait briller ce zéle,
Et l'amour pour les vrays, ne ferme point ſon cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir ſurprendre,
Et, de piéges plus fins, on le voit ſe défendre.
D'abord, il a percé, par ſes vives clartés,
Des replis de ſon cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuſer, il s'eſt trahi lui-même;
Et, par un juſte trait de l'équité ſuprême,
S'eſt découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, ſous un autre nom, il étoit informé;
Et c'eſt un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'hiſtoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, déteſté
Sa lâche ingratitude, & ſa déloyauté,
A ſes autres horreurs, il a joint cette ſuite;
Et ne m'a, juſqu'ici, ſoumis à ſa conduite,

Que

Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un Souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zéle qu'autrefois,
On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué!

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'Exemt emmène.*

Hé bien, te voilà, traître...

****

SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

AH! Mon frere, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,

Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit, Allons à ses pieds, avec joye,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploye;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner, en Valére,
La flâme d'un amant généreux & sincére.

FIN.



AMPHITRION,

COMEDIE.

****

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitrion.

AMPHITRION, Général des Thébains.

ALCME'NE, femme d'Amphitrion.

CLE'ANTHIS, ſuivante d'Alcméne, & femme de Soſie.

ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLE'S, Capitaines Thébains.

SOSIE, valet d'Amphitrion.

La ſcene eſt à Thébes, devant le palais d'Amphitrion.

A
SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées, & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les cotés. Le nom du grand CONDÉ est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; &, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plûtôt qu'à la tête d'un livre; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une Comédie.*

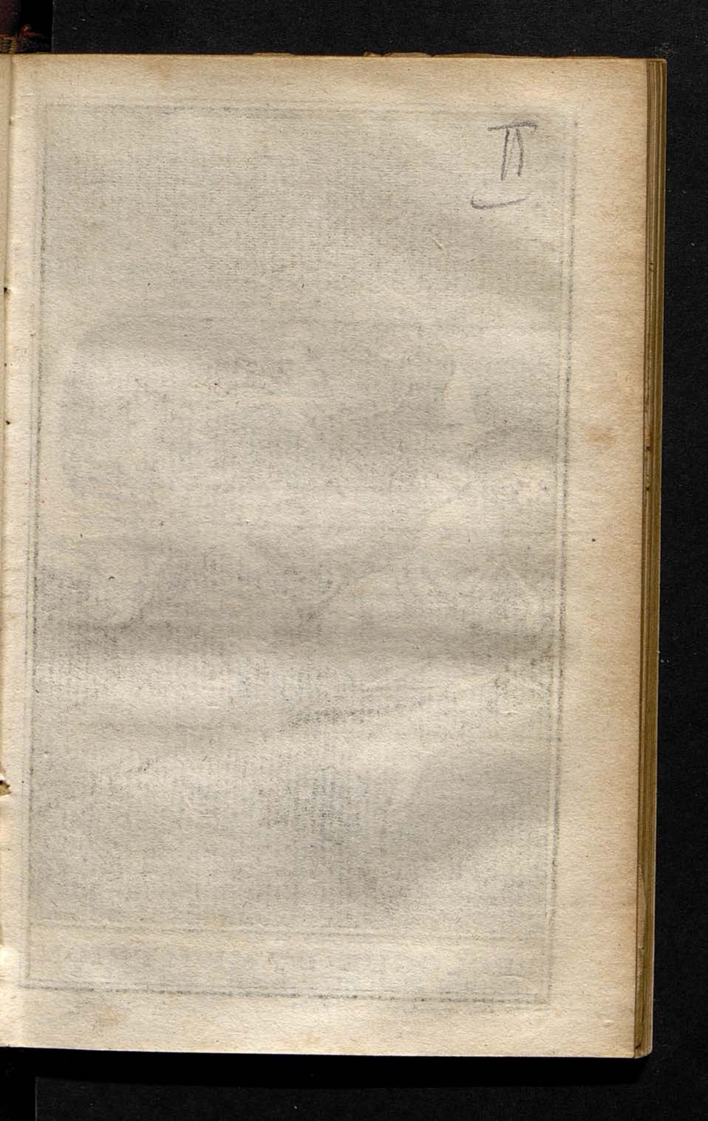
Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, *que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumiéres de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On sçait, par toute la terre, que l'élat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées; & que*

que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un Auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus Augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.*

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitrion, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis,* MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible, & le zéle imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé serviteur
MOLIERE.





PROLOGUE D'AMPHITRION.

J. Punt delin. et fecit, 1740.

AMPHITRION,

COMEDIE.

PROLOGUE.

MERCURE sur un nuage, LA NUIT dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours, que de vous on désire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! C'est vous, seigneur Mercure,
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas.
Siéd-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse,
Garder le décorum de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,

Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux Poëtes, aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village;
Moi qui ſuis, comme on ſçait, en Terre, & dans les Cieux.
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les Poëtes font à leur guiſe.
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe,
Qu'on voit faire à ces meſſieurs là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos aîles aux pieds ſont un don de leurs ſoins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vîte,
Eſt-ce qu'on s'en laſſe moins?

LA NUIT.

Laiſſons cela, ſeigneur Mercure,
Et ſçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obſcure
Pour certaine douce avanture,
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous ſont pas nouvelles,
Bien ſouvent pour la Terre, il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniſer pour des beautés mortelles,

Et ſçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a ſenti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitrion ſon époux
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire;
Et ce n'eſt pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes ſortes d'états;
Et c'eſt agir en Dieu qui n'eſt pas bête.
Dans quelque rang qu'il ſoit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort miſérable,
S'il ne quittoit jamais ſa mine redoutable,
Et qu'au faîte des Cieux il fût toujours guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans ſa grandeur;
Et ſur tout, aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, ſans doute, en plaiſirs ſe connoît,
Sçait deſcendre du haut de ſa gloire ſuprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il ſort tout à fait de lui-même,
Et ce n'eſt plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Paſſe encor de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,

Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
Et ſe faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi, par fois, on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui paſſent leur intelligence.
Ce dieu ſçait ce qu'il fait auſſi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flame heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits;
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace;
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous êtes bien du bon tems!
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon;

Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matiéres
Vous en ſçavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumiéres.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente en cent climats divers
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guéres.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous ſommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commiſſion,
Dépouiller promtement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiſphére, avec ma ſuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

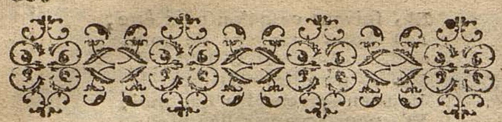
LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[*Mercure deſcend de ſon nuage, & la Nuit traverſe le théatre.*]

Fin du Prologue.





AMPHITRION, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

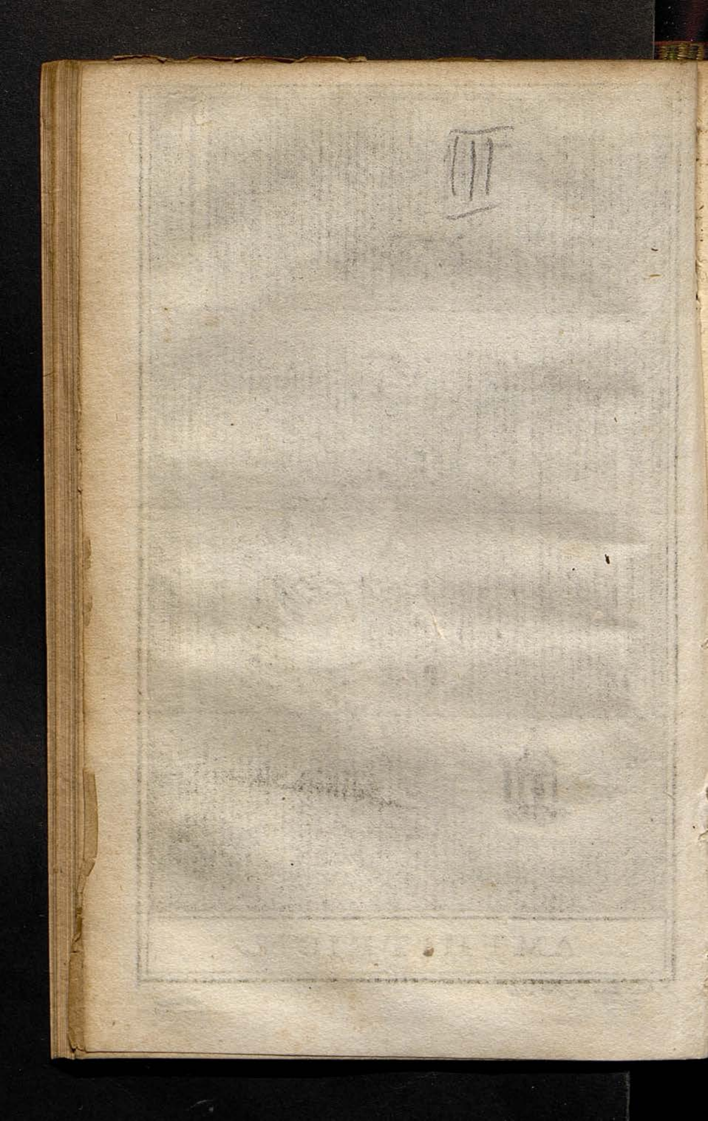
SOSIE.

QUI va là? Hé? Ma peur à chaque pas
s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! Quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître couvert de gloire
Me jouë ici d'un vilain tour!
Quoi! Si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour,
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits,
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée



AMPHITRION.

Punt delin. et fecit, 1740.



S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vûë a sur notre zéle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin dans l'obscurité
Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcméne un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouër mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on méne.
Et cette lanterne est Alcméne,
A qui je me dois adresser.
[*Sosie pose sa lanterne à terre.*]
Madame, Amphitrion mon maître & votre époux..
Bon! Beau début! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir, entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
Ah! Vrayment, mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu! Comment se porte Amphitrion?
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.

Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite?
Le plûtôt qu'il pourra, Madame, aſſûrément;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah! Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis?
Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte! Où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes?
Que font les révoltés? Di-moi, quel eſt leur ſort?
Ils n'ont pû réſiſter, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en piéces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télébe d'aſſaut; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah! Quel ſuccès! O Dieux! Qui l'eût pû jamais croire?
Raconte-moi, Soſie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame; &, ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſçavamment.
Figurez-vous donc que Télébe,
Madame, eſt de ce côté;
[*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*]
C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thébe.
La riviére eſt comme là.
Ici nos gens ſe campérent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupérent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les priéres,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal;
Les ennemis, penſant nous tailler des croupiéres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi

Voi-

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,
[*On fait un peu de bruit.*]
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
J'entends quelque bruit, ce me semble.

****

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitrion.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant soit peu, se rassûre,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre avanture,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me semble sans pareille.
Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras sçaura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! Par ma foi j'avois raison;
C'est fait de moi, chétive créature.

Je vois, devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſûrance,
Je veux chanter un peu d'ici. [*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainſi?
[*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*]
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, aſſûrément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos;
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur, ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croye un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

[*à part.*]
Moi. Courage, Soſie.

MER-

MERCURE.

Quel eſt ton ſort? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument par force ou par amour,
Je veux ſçavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'eſprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un déſir, pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même; & t'en vo'là certain.

[*Mercure donne un ſoufflet à Soſie.*]

SOSIE.

Ah! ah! C'eſt tout de bon?

MERCURE.

Non, ce n'eſt que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! L'ami, ſans vous rien dire,
Comme vous baillez des ſoufflets!

MER-

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi promt que vous,
Nous serions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien,
Nous verrons bien autre chose;
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

[*Sosie veut s'en aller.*]

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux sçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! Tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom l'est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé? Comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.
Sçais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Sosie à présent? Qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fai tréve à tes coups.

MERCURE.

Fai donc tréve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? Di, traître.

SOSIE.

Hélas! Je suis ce que tu veux.

Dis-

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vray, jusqu'ici j'ai crû la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thébes l'avouë;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; &, si quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel! Me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sçais quoi?

SOSIE.

Non; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?

Et peux-tu faire enfin, quand tu ferois démon,
Que je ne fois pas moi, que je ne fois Sofie?

MERCURE *levant le bâton fur Sofie.*

Comment? Tu peux....

SOSIE.

Ah! Tout doux!
Nous avons fait tréve aux coups.

MERCURE.

Quoi! Pendard, impofteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,
Di-m'en tant que tu voudras;
Ce font légéres bleffures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sofie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre tréve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et fouffrir un difcours fi loin de l'apparence.
Etre ce que je fuis, eft-il en ta puiffance,
Et puis-je ceffer d'être moi?
S'avifa-t-on jamais d'une chofe pareille,
Et peut on démentir cent indices preffans?
Rêvai-je? Eft-ce que je fommeille?
Ai-je l'efprit troublé par des tranfports puiffans?
Ne fens-je pas bien que je veille?
Ne fuis-je pas dans mon bon fens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcméne fa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant fa flâme,
Un récit de fes faits contre nos ennemis?
Ne fuis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlai-je pas d'un efprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas, fur mon dos, exercé ta furie?

Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! Tout cela n'est que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sçait comme je suis parti.
Amphitrion, du camp, vers Alcméne sa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitrion députe vers Alcméne;
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thébe, ai reçû mille coups d'étriviére,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriére
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considére,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystére.
[*haut.*]
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-

Qu'eſt-ce qu'Amphitrion obtient pour ſon partage ?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef ſe paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent ?

MERCURE.

A ſa femme ; &, ſur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent ?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie ;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie ;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidéle
Pour démêler ce que je voi ?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vû perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſçavoir.
Par cette queſtion, il faut que je l'étonne ;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
[*haut.*]
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SO-

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne ſçaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, di-moi qui tu veux que je ſois;
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah! Tu prends donc, pendard, goût à la baſtonnade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah! Qu'eſt-ce-ci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laiſſons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juſte Ciel! J'ai fait une belle ambaſſade!

MERCURE *ſeul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; &, ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçû la peine.
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcméne.

****

SCENE III.

JUPITER ſous la figure d'Amphitrion, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DEfendez, chére Alcméne, aux flambeaux d'approcher,

Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûë;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venuë,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en sçavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
Mais, quand je voi que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bien-tôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont elle est menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,

Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;
Et c'eſt, je vous l'avouë, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chére Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je dûſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſçavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux.
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la maniére d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcméne,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne,
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chéres faveurs

La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revétu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcméne, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable;
Et, du retour au port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

****

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTIS *à part.*

O Ciel! Que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLE-

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi! C'eſt ainſi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte?
Et que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette bruſquerie,
Traître, de moi te ſéparer?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi! Partir ainſi d'une façon brutale,
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre! Où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de mariage épuiſent les paroles;
Et, depuis un long-tems, nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitrion;
Voi combien pour Alcméne il étale de flâme;
Et rougis, là-deſſus, du peu de paſſion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu! Cléanthis, ils ſont encore amans.
Il eſt certain âge où tout paſſe;
Et ce qui leur ſied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaiſe grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi! Suis-je hors d'état, perfide, d'eſpérer
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! Tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment? De trop bien vivre, on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui sçavent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur, & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! Tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chére ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! Que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.

Vien-ça, bourreau, vien-çà. Sçai-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRION.

Quoi! Tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous étes le maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincére.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſçû preſcrire....

SOSIE.

Je ſuis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment? Coquin.

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zéle.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers panchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enſuite?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,

Que vous avez, du port, envoyé vers Alcméne;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi, plûtôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Est-ce songe? Est-ce yvrognerie?
Aliénation d'esprit?
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;
Que le moi, que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & casser des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous sçavez que d'abord tout cesse.

AMPHITRION.

Non, sans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conscience,
Au mystére nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raison ; & la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, sans une peine extrême.
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé ;
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, sans aucun stratagême ;
Des pieds, jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les maniéres charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison,
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRION.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vrayment !

AMPHITRION.

Et qui ?

SOSIE.

Moi,

AMPHITRION.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,
Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi, qui m'a fait filer doux,
Ce moi, qui le seul moi veut être,
Ce moi, de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connoître;
Enfin ce moi, qui suis chez nous,
Ce moi, qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, si j'ai bû que de l'eau;
A mon serment, on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystéres
T'ait fait voir toutes les chiméres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé;
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRION.

Sui-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit.
Et je suis un vray fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRION.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcméne paroît avec tous ses appas;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

****

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRION, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *sans voir Amphitrion.*

ALlons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des succès glorieux,

Dont

Dont Thébes, par son bras, goûte les avantages.
[*appercevant Amphitrion.*]
O Dieux!

AMPHITRION.

Fasse le Ciel, qu'Amphitrion vainqueur,
Avec plaisir soit revû de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flâme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! De retour si-tôt?

AMPHITRION.

Certes, c'est, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce, Quoi si-tôt de retour?
En ces occasions, n'est guéres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flater, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment désiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRION.

Non, Alcméne, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë;
Et ce dont on chérit la vûë,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres transports de joye & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;

Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sçais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joye assez tendre;
Et rendre aux soins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entiére allégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra de mon accueil une joye incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRION.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcméne, dans votre ame
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit, vers ma flâme,
Assez amplement acquitté?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitrion, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flâme,
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALC-

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change,
Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitrion.

AMPHITRION.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guéres de jeu, que trop loin on ne méne.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Eſt-ce donc que, par là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous déſirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, ceſſons, Alcméne, je vous prie;
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitrion, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plûtôt qu'à cette heure, on m'ait ici pû voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,
Vous vous en étes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pû voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné,
Sosie?

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRION.

Alcméne, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites,
Reprenez vos sens un peu mieux;
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vray qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle,
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi! Je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assûrément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment?

ALCMENE *montrant, à sa ceinture, le nœud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION.

Sosie?

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitrion le nœud de diamans.*

Eſt-ce une viſion?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve aſſez forte?

AMPHITRION.

Ah Ciel! O juſte Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitrion,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte;
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRION.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide.
Il faut que, par magie, on ait ſçû le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu, ſans guide,
Vers celle qu'il a ſçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette avanture, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE *à Amphitrion.*

Si ſa bouche dit vray, nous avons même ſort;
Et, de même que moi, Monſieur, vous étes double.

AMPHITRION

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRION *à part.*

O Ciel! Quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui paſſent la nature;
Et mon honneur redoute une avanture,
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé?

AMPHITRION.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALC-

ALCMENE.

Puisque vous demandez ce récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRION.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans, qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRION.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une reprise.

AMPHITRION *à part.*

Ah! D'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce présent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez destiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience,
Pour le retour, s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRION *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitrion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.

On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le soupé fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRION.

Ensemble ?

ALCMENE

Assûrément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRION *à part.*

Ah ! C'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assûrer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitrion !

AMPHITRION.

Perfide !

ALCMENE.

Ah ! Quel emportement !

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRION.

Je ne sçais pas ; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;
Et l'imposture est effroyable,
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée

Qui me tient là vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir; & les choses, peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le deshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible;
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystére,
Jusques à présent inoui;
Et, dans les mouvemens d'une juste colére,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monsieur. . . .

AMPHITRION.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcméne.*

Faut-il. . . .

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne sui point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frere sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*
C'eſt ici, pour mon maître, un coup aſſez touchant;
Et ſon avanture eſt cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque choſe approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*
Voyez s'il me viendra ſeulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*
La choſe quelquefois eſt fâcheuſe à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir;
Et je ne m'en ſçaurois défendre.
La foibleſſe humaine eſt d'avoir
Des curioſités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas ſçavoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.
Ah, ah! Tu t'en aviſes,
Traître, de t'approcher de nous.

SOSIE.
Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux;
Et ſur rien tu te formaliſes?

CLEANTHIS.
Qu'appelles-tu ſur rien? Di?

SOSIE.
J'appelle ſur rien,
Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe;
Et rien, comme tu le ſçais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLEANTHIS.
Je ne ſçais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.
Holà. D'où te vient donc ce tranſport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLEANTHIS.

Quoi! Tu fais l'ingénu?
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je sçais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne sçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la maniére
Dont tu m'as sçû traiter étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien; tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable & sincére,
Et me condamnerai, moi-même, si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitrion m'ayant sçû disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu! Tu ne sçais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.

J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sçûs exprimer des tendresses de cœur;
Mais, à tous mes discours, tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper;
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! Je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assûré;
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE *à part.*

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu! Tout doucement. Si je parois joyeux,
Croi que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sçachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les Médecins disent, quand on est yvre,
Que, de sa femme, on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans, & qui ne sçauroient vivre.
Vo', si mon cœur n'eût sçû de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en ensuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des Médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils réglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains,
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix sévéres,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal;
Et les Médecins sont des bêtes.

SO-

SOSIE.

Contr'eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux;
Ce ſont d'honnêtes gens, quoi que le monde en diſe.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche, que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah! Pour cet article, j'ai tort,
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon eſprit gagner la choſe....

SOSIE.

Fais à ce diſcours quelque pauſe,
Amphitrion revient, qui me paroît content.

****

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

JE viens prendre le tems de rappaiſer Alcméne,
De bannir les chagrins que ſon cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce ſoin qui m'améne,
Le doux plaiſir de ſe raccommoder.
[*à Cléanthis.*]
Alcméne eſt là haut, n'eſt-ce pas?

CLEANTHIS.
Oui, pleine d'une inquétude,
Qui cherche de la ſolitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ſes pas.
JUPITER.
Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pas pour moi.

****

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.
SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une promte retraite.
SOSIE.
Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable?
CLEANTHIS.
Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.
SOSIE.
Cela ſe dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous étes accrochées;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.
CLEANTHIS.
Vrayment. . .
SOSIE.
Le voici. Taiſons-nous.

****

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.
VOulez-vous me déſeſpérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcméne.
ALCMENE.
Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace....

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi.....

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige.

[*haut.*]

Souffrez que mon cœur....

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.
Je vous suivrai par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'est un supplice qui m'accable;
Et je ne vois rien sous les Cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! Que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcméne, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste Ciel! Cela se peut-il demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! D'un esprit plus adouci.....

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce-là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé
Qui prétend vous haïr pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas! Que votre amour n'avoit guéres de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! C'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux

Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne,
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abuſé
A dequoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah! C'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.
Oui, vous avez raiſon, Alcméne, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus le défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcméne, a commis tout le mal,
C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis
Où pour vous l'on doit toujours être;

A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt crû tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous,
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens; & vous l'abandonne.
Mais, Alcméne, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne;
N'en jettez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! Toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles;
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems, que de telles paroles.
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux,
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée;
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colére me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux,

Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe;
D'avoir offenſé vos beaux yeux,
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flâme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcméne,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſçaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpére,
Alcméne; ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colére.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcméne, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous raméne;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah! Trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un coeur bien plein de flâme à mille morts s'expose,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine.

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine...

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéïs sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colére qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos piés.
[*Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*]
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas ! Ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop sçû me trahir;
Dire qu'on ne sçauroit haïr,

N'est-

N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcméne, il faut que comblé d'allégreſſe....

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi,
Voi, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure remplira ſa place.

****

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

He bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vrayment. Cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colére.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire;
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sçache.
Je ne sçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur allégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! Qu'on est peu flaté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'âme, on souffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie à tout propos
Me proméne sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On léve les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,
Dont

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fûsse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystére,
Et voir si ce n'est point une vaine chimére
Qui, sur ses sens troublés, ait sçû prendre crédit.
Ah! Fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

****

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitrion, sans être vû, ni entendu par Amphitrion.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature;
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitrion hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiéte;
Et je me sens, par ma planéte,
A la malice un peu porté.

AMPHITRION *sans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRION.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRION *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'huy la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là bas?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyerai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel! Vit-on jamais une telle insolence?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MER-

MERCURE.

Hé bien ? Qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille & paroît effaré !
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déja déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRION.

Ah ! Tu sçauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitrion.

AMPHITRION.

Et cet Amphitrion, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitrion ?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah ! Quelle vision !
Dis nous un peu. Quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRION.

Comment ! Encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRION.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPHITRION.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRION.

Ah! Je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, croi-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitrion dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment! Amphitrion est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien;
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcméne,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

****

SCENE III.

AMPHITRION *seul.*

AH! Quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer, ou répandre
Le deshonneur de ma maison?
Ah! Faut-il consulter, dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

****

SCENE IV.

AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS dans le fond du Théatre.

SOSIE *à Amphitrion.*

MOnſieur, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pû faire,
C'eſt de vous amener ces Meſſieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! Vous voilà.

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRION.

Inſolent téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable?

SOSIE *à Naucratès & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ah! De grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable?

AMPHITRION

Tu me le demandes, maraud?
[*à Naucratès.*]
Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Daignez nous dire au moins quel peut être ſon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AM-

AMPHITRION.

Comment! Il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrenés.

[*mettant l'épée à la main.*]

Ah! Coquin.

SOSIE *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Calmez cette colére.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS *à Sosie.*

Qu'est-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout à l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir d'Alcméne, appaisé le courroux.

[*Sosie se reléve.*]

AMPHITRION.

O Ciel! Chaque instant, chaque pas,

Ajou-

Ajoûte quelque chose à mon cruel martyre;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sçais plus que croire, ni que dire.
NAUCRATES.
Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette avanture.
AMPHITRION.
Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystére, & sçachons notre sort.
Hélas! Je brûle de l'apprendre;
Et je le crains plus que la mort.
[*Amphitrion frappe à la porte de sa maison.*]

****

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.
Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je suis?
AMPHITRION.
Que vois-je, justes Dieux!
NAUCRATES.
Ciel! Quel est ce prodige!
Quoi? Deux Amphitrions ici nous sont produits?
AMPHITRION *à part.*
Mon ame demeure transie.
Hélas! Je n'en puis plus, l'avanture est à bout,
Ma destinée est éclaircie;
Et ce que je vois me dit tout.
NAUCRATES.
Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.
SOSIE *passant du côté de Jupiter.*
Messieurs, voici le véritable.
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'est trop être éludés par un fourbe exécrable;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitrion qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laissez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! Que voulez-vous faire?

AMPHITRION.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement est fort peu nécessaire;
Et, lorsque, de la sorte, on se met en colére,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur, qui porte un caractére,
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRION *à Sosie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRION.

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême;
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitrion.*

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitrion contre lui-même.

AMPHITRION.

Quoi! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense!
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment!

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûë

Fa-

Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitrions,
Toute notre chaleur demeure ſuſpenduë?
A vous faire éclater notre zéle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſçaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur par nous doit mordre la pouſſiére;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop hazardeux
Pour l'entreprendre ſans lumiére.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'avanture,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſçais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colére,
Point mettre l'épée à la main,
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtére,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitrion;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétends me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoiſſance;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.

Alcméne attend de moi ce public témoignage,
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie; & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclairciſſement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution;
Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O Ciel! Puis-je plus bas me voir humilié?
Quoi? Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié!

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sçais pas s'il impose;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flatez l'imposture.
Thébes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends; & sçaurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRION.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
Mais rien ne te sçauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos

Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je sçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y sçauroit soustraire ;
Et, jusques aux enfers, j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez moi venons, à main forte,
Pour le percer de mille coups.

****

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure ;
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette avanture
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites tréve, Messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joye, allez tabler jusqu'à demain.
[*seul.*[
Que je vais m'en donner ; & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

****

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARrête. Quoi ! Tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez?
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! Brave & généreux moi,
Modére-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie;
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une extrême défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton!

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sçait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul; & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, & tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise;

En

En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te serai par tout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace;
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! Ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends;
Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du diné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille;
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O Ciel ! Que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure !
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitrion.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

****

SCENE VIII.

AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE dans un coin du théatre sans être vû.

AMPHITRION *à plusieurs autres Officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRION.

Ah ! De tous les côtés, mortelle est ma douleur ;
Et je souffre pour ma flâme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcméne, sans être coupable...

AMPHITRION.

Ah ! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable ;
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée ;

Mais

Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baiſſée,
Se jetter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſçauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtére,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE *à Amphitrion.*

Je viens, Monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRION.

Léve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;

Et l'on me deſ-Soſie enfin,
Comme on vous deſ-Amphitrionne.

AMPHITRION.

Sui-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainſi?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire?

CLEANTHIS.

Las! Vous étes là haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on déſire;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

SCENE X.

MERCURE, NAUCRATES, POLIDAS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; & ſachez, par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcméne a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſçachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais, de s'en conſoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monſieur le Dieu, je ſuis votre valet.
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

[*Mercure s'envole dans le Ciel.*]

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

****

SCENE DERNIERE.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage ſur ſon aigle.*

REgarde, Amphitrion, quel eſt ton impoſteur;
Et, ſous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom, qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui deshonore;
Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux,
De ſe voir le rival du ſouverain des Dieux.
Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure;
Et c'eſt moi, dans cette avanture,
Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux.
Alcméne eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on employe;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voye,
Que de paroître ſon époux,
Que Jupiter orné de ſa gloire immortelle,

Par lui-même n'a pû triompher de sa foi;
Et que ce qu'il a reçû d'elle,
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a soufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flater
De ces espérances données.
C'est un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.
[*Il se perd dans les nuës.*]

NAUCRATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'est un mauvais embarquement;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux discours;
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN.

L'AVARE,

COMEDIE.

ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.

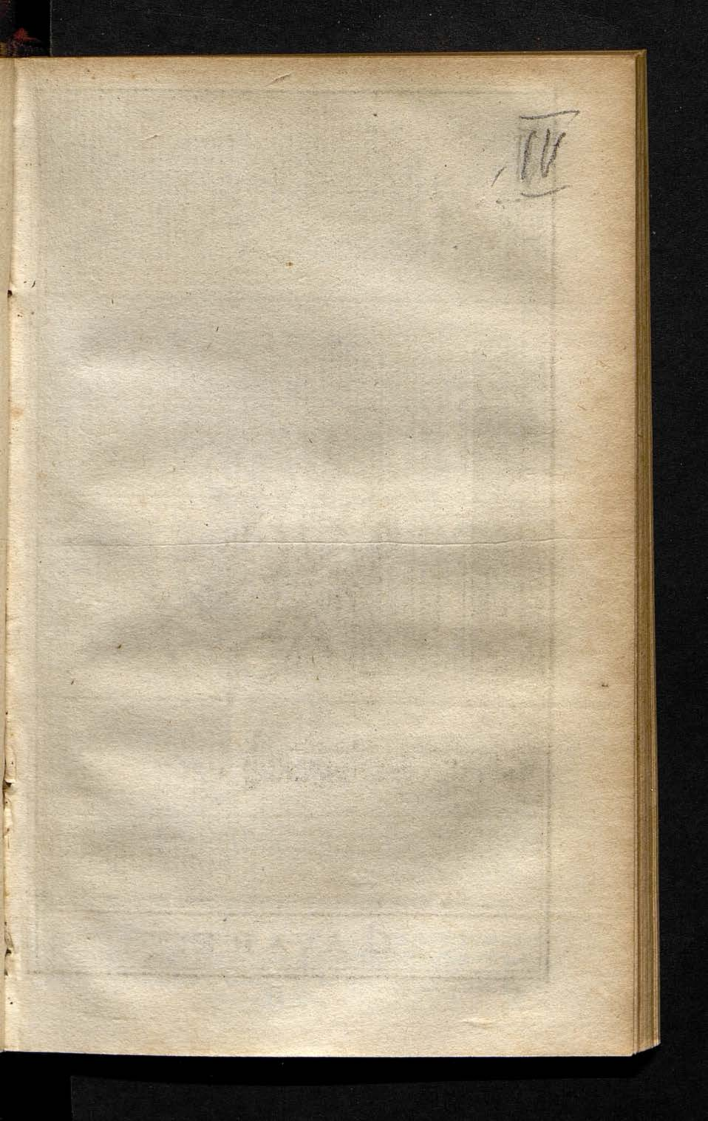
LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La scène est à Paris dans la maison d'Harpagon.





L' AVARE.

J. Punt delin. et fecit, 1740.



L'AVARE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

HE quoi, charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assûrances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joye? Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valére, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, & je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fûssent pas. Mais, à vous dire vray, le succès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! Cent choses à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valére,

le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valére, chacun tient les mêmes diſcours. Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions ſont connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! Qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime! Oui, Valére, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidéle; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du

du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté; & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; &, quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la maniere austére dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espére, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valére, ne bougez d'ici, je vous prie; & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je jouë tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voye, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la maniére dont on les jouë a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes duppes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, & puisqu'on ne sçauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sçais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

****

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

JE suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés, que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre, qu'il en faut plûtôt croire les lumiéres de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; & que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous étes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y suis résolu, & je vous conjure,

encore une fois, de ne me point apporter de raifons pour m'en diffuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une fi étrange perfonne?

CLEANTE.

Non, ma fœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait fur nos cœurs, & j'appréhende votre fageffe.

ELISE.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma fageffe. Il n'eft perfonne qui n'en manque, du moins une fois en fa vie; &, fi je vous ouvre mon cœur, peut-être ferai-je à vos yeux bien moins fage que vous.

CLEANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELISE.

Finiffons auparavant votre affaire, & me dites qui eft celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune perfonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui femble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma fœur, n'a rien formé de plus aimable; je me fentis tranfporté, dès le moment que je la vis. Elle fe nomme Mariane, & vit fous la conduite d'une bonne femme de mere qui eft prefque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des fentimens d'amitié qui ne font pas imaginables. Elle la fert, la plaint, & la confole avec une tendreffe qui vous toucheroit l'ame. Elle fe prend d'un air le plus charmant du monde aux chofes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes fes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma fœur, je voudrois que vous l'euffiez vûë.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les chofes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eft, il me fuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcréte conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez vous, ma ſœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une perſonne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes néceſſités d'une vertueuſe famille; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un pere, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois aſſez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah! Ma ſœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous, que cette ſécheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir, & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à ſonder mon pere ſur les ſentimens où je ſuis; &, ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; &, ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppoſe à nos déſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-tems, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de notre mere; & que...

CLEANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

****

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vray gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de ſi méchant que ce maudit vieillard; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chaſſez-vous?

HARPAGON.

C'eſt bien à toi, pendard, à me demander des raiſons. Sors vîte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu ſortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la ruë, & ne ſois point dans ma maiſon planté tout droit comme un piquet, à obſerver ce qui ſe paſſe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir ſans ceſſe devant moi un eſpion de mes affaires, un traî-

tre, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je posséde, & furetent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à [*bas à part.*] ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serois tu [*haut.*] point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*] Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage. Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON *levant la main pour donner un soufflet à la Fléche.*

Tu fais le raisonneur? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien-çà que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Fléche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Fléche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah ! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

[*Harpagon fouille dans les poches de la Fléche.*]

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? Que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assûrément?

LA FLECHE.

Assûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

****

SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

VOilà un pendard de valet qui m'incommode fort; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent; & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidéle; car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; & c'est toujours la premiére chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLEANTE parlant ensemble, & restant dans le fond du Théatre.

HARPAGON *se croyant seul.*

CEpendant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez.....

[*à part, appercevant Elise & Cléante.*]

O Ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant

[*à Cléante & à Elise.*]

tout seul. Qu'est-ce?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous étes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là.....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent,

gent, & je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse les dix mille écus!

CLEANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLEANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous étes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems est misérable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on sçait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai assez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce sont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

ELI-

ELISE.

Ne vous mettez point en colére.

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfans me trahissent, & deviennent mes ennemis.

CLEANTE.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, & les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; &, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos maniéres me deplaisent fort, vous donnez furieusement dans le Marquis ; &, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que sçais-je-moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLEANTE.

Moi, mon pere ? C'est que je jouë ; &, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous étes heureux au jeu, vous en devriez profiter ; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien sçavoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête,

&

& si une demi douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, & parlons d'autres affaires. [*appercevant Cléante & Elise qui se font des signes.*] Hé? [*bas à part.*] Je crois qu'ils se font signe [*haut.*] l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon pere.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HRA-

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je ſçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; & [*à Cléante.*] pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTHE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa maniére?

CLEANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela méritoit aſſez que l'on ſongeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable?

CLEANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle?

CLEAN-

CLEANTE.

Assûrément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment!

CLEANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vîte boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCE-

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est-là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frere, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ELISE.

Au Seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous maryiez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Ansel- [*faisant encore la révérence.*] me; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, [*contrefaisant Elise.*] avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plûtôt, que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vû une fille parler de la sorte à son pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sçauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valére. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICi, Valére. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raison, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, & vous étes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; & la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; &....

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un parti considérable, c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage & fort accommodé; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cella est vray. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit

droit au moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec. . . .

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! Je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout-à-fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALERE.

Assûrément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah! Il n'y a pas de replique à cela, on le sçait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient

mieux

mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquilité, & la joye; & que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vray, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.* Ouais! Il me semble que j'entends un chien qui aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à [*à Valére.*] mon argent? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

****

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

VOus moquez-vous, Valére, de lui parler comme vous faites?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne méne qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &....

ELISE.

Mais ce mariage, Valére?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaîra, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

****

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théatre.*

CE n'est rien, Dieu-merci.

VALERE *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté..... [*appercevant Harpargon.*]
Oui, il faut qu'une fille obéïsse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; & lorsque la grande raison de, sans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon, si je m'emporte un peu, & prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en suis ravi, & je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. [*à Elise.*] Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité

que

que le Ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

****

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MOnſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vray. Il faut. . . .

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adreſſant la parole à Eliſe, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde, & vous devez rendre graces au Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il ſçait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans ; &, ſans dot tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de probité.

HARPAGON *ſeul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domeſtique de la ſorte!

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

AH! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, Monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venuë en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystére de votre amour?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien

bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zéle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assûre que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! Vrayment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystéres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assûré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exac-

te obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûement dressé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conduite d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vray.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe est-ce là? c'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vray, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? j'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; &, pour les mille écus restans, il faudra

que

que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premiérement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queuë, d'une bonne serge d'Aumale rose-séche, avec le molet & les franges de soye.

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu. . . .

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands mousquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornuës & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, d'un trou-madame, & un damier, avec un

jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.
Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.
Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable; & n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres; & on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses pro-

cé-

cédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

****

SCENE II.

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE dans le fond du Théatre.

M. SIMON.

OUi, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver; & il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & sçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par avanture que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assûré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je sçaurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoissant M. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre pere!

CLEANTE *bas à la Fléche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, & serois-tu pour me trahir?

M. SIMON *à la Fléche.*

Ah, ah! Vous étes bien pressé! Qui vous a dit que c'étoit céans? Ce n'est pas, moi Monsieur, [*à Harpagon.*] au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce sont des personnes discrétes, & vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

[*M. Simon s'enfuit, & la Fléche va se cacher.*]

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'Est toi, qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLEANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLE-

CLEANTE.

Ne rougiffez-vous point de deshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de facrifier gloire & réputation au défir infatiable d'entaffer écu fur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, fur les plus infames fubtilités qu'ayant jamais inventées les plus célébres ufuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui eft plus criminel à votre avis, ou celui qui achéte un argent dont il a befoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles. [*feul.*] Je ne fuis pas fâché de cette avanture; & ce m'eft un avis de tenir l'œil plus que jamais fur toutes fes actions.

****

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monfieur...

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler. [*à part.*] Il eft à propos que je faffe un petit tour à mon argent.

****

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *fans voir Frofine.*

L'Avanture eft tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magafin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FRO-

FROSINE.

Hé! C'eſt toi, mon pauvre la Fléche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'eſt toi, Froſine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet; & tu ne connois pas encore le ſeigneur Harpagon. Le ſeigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner* eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu! Je ſçais l'art de traire les hommes.

J'ai

J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûë d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; & si.... Mais il revient, je me retire.

****

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

Tout va comme il faut. Hé bien? Qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous ayez-là un vray visage de santé!

HARPAGON.

Qui? Moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous étes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROISINE.

Hé bien? Qu'est-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge, cela;

&

& vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vray; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, & vous étes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Assûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu ! Quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout ? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en

peu

peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenuës de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçû pour Mariane, à la voir passer dans la ruë, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçû la proposition avec joye; &, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; & je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carosse que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment? C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premiérement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en ſçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'eſt pas mal; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété, l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FRO-

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez aſſez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiéte. La fille eſt jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entenduë parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vûë d'un jeune homme; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtuëuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous étes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans; & ſur tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une choſe toute nouvelle.

FOR-

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux, & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau; & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là.

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brains de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! Cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vûë; & c'est ainsi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment? Vous êtes à ravir, & votre figure est à pein-

peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous siéd point mal, & vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenuës de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite priére à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air sérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sçauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah! Que vous lui plaîrez, & que votre fraise à l'antique sera sur son esprit un effet admirable! Mais, surtout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend son air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds;

perds; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euſſiez vû le raviſſement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.* [La joye éclatoit dans ſes yeux au récit de vos qualités; & je l'ai miſe enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entiérement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & je t'en ai, je te l'avouë, toutes les obligations du monde,

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore un air ſérieux*] Cela me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſûre, Monſieur, que vous ne ſçauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon caroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fiévre te ſerre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſûrée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.

AC-

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE tenant un balai, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà tous, que je vous distribuë mes ordres pour tantôt, & régle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; &, surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constituë, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOus, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de

de boire, lorſqu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reſſouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſiquenilles, Monſieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'un des devans de mon pourpoint eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monſieur, que j'ai mon haut-de chauſſes tout troué par derriére, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & preſentez toujours le devant au monde. [*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre ſon chapeau au devant de ſon pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*] Et vous, tenez toujours votre chapeau ainſi, lorſque vous ſervirez.

****

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POur vous, ma fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun dégât. Céla ſied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre derniére fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéïr ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE, JACQUES.

HARPAGON.

VAlére, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler; car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paroit vêtu en cuisinier.*]

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce-là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Di-moi un peu, Nous feras-tu bonne chére?

M. JACQUES.

Oui; si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VA-

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chére avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chére avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chére avec peu d'argent?

VALERE.

Oui.

M. JACQUES *à Valére.*

Par ma foi, Monsieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chére pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes.... Potages.... Entrées....

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute entiére.

M. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main sur bouche de maître Jacques.*

Ah, traître! Tu manges tout mon bien.

M. JACQUES.

Entremêts. . . .

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*

Encore?

VALERE *à maître Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; & Monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la ſanté, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité régne dans les repas qu'on donne, & que, ſuivant le dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah! Que cela eſt bien dit! Approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aye entenduë de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi... Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

[*à M. Jacques.*] [*à Valére.*]

Oui. Entends-tu? Qui eſt le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HAR-

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je régleraі tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valére.*

Il faudra de ces choses dont on ne mange guéres, & qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carosse.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. Vous dites....

[*M. Jacques remet sa casaque.*]

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.....

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litiére, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austéres, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien

mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flateurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ses controlles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye; &, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HAR-

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

M. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assûré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sçais fort bien que vous vous mettrez en colére.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes piéces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle

de vous, que ſous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de feſſe-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*
Vous étes un ſot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.
Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.
Apprenez à parler.

****

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*
A Ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchiſe.

M. JACQUES.
Morbleu, Monſieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'eſt pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.
Ah! Monſieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.
[*bas à part.*]
Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. [*haut.*] Sçavez-vous bien, Monſieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; &, que ſi vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre ſorte? [*M. Jacques pouſſe Valére juſqu'au bout du Théâtre, en le menaçant.*]

VALERE.
Hé, doucement.

M. JACQUES.
Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.
De grace.

M. JAC-

M. JACQUES.
Vous étes un impertinent.
VALERE.
Monſieur Maître Jacques.
M. JACQUES.
Il n'y a point de Monſieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosſerai d'importance.
VALERE.
Comment? Un bâton!
[Valére fait reculer maître Jacques à ſon tour.]
M. JACQUES.
Hé! Je ne parle pas de cela.
VALERE.
Sçavez-vous bien, Monſieur le fat, que je ſuis homme à vous roſſer vous-même?
M. JACQUES.
Je n'en doute pas.
VALERE.
Que vous n'étes, pour tout potage, qu'un faquin de cuiſinier.
M. JACQUES.
Je le ſçais bien.
VALERE.
Et que vous ne me connoiſſez pas encore?
M. JACQUES.
Pardonnez-moi.
VALERE.
Vous me roſſerez, dites-vous?
M. JACQUES.
Je le diſois en raillant.
VALERE.
Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.
[Valére donnant des coups de bâton à Maître Jacques.]
Apprenez que vous étes un mauvais railleur.
M. JACQUES *ſeul.*
Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier, déſormais j'y renonce; & je ne veux plus dire vray. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce Monſieur l'Intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Sçavez-vous, Maître Jacques, si votre Maître est au logis?

M. JACQUES.

Oui, vrayment, il y est; je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH! Que je suis, Frosine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vûë!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; & les visites respectueuses qu'il a renduës chez nous, ont fait, je vous l'avouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous sçû quel il est?

MARIANE.

Non. Je ne sçais point quel il est. Mais je sçais

qu'il eſt fait d'un air a ſe faire aimer; que, ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plûtôt qu'un autre; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! Tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait; mais la plupart ſont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux; mais cela n'eſt pas pour durer; & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu! Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque, pour être heureuſe, il faut ſouhaiter, ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah! Froſine, quelle figure!

****

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſçais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'eſt

avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres; & je maintiens & garantis que vous êtes un aſtre; mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

[*à Froſine.*] [*à Mariane.*]

Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

****

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle viſite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle eſt grande; mais mauvaiſe herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Froſine.*

O l'homme déplaiſant!

HARPAGON *à Froſine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MA-

MARIANE *à part.*
Je n'y puis plus tenir.

****

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.
VOici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Frosine.*
Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*
L'avanture est merveilleuse.

HARPAGON.
Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je serai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*
Madame, à vous dire le vray, c'est ici une avanture où, sans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.
Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévûë, qui m'a surprise autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle avanture.

CLEANTE.
Il est vray que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assûrerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, est trop difficile pour moi, & c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assûré que vous serez personne à le prendre comme il faudra,

dra, que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, ſçachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon pere, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à lui faire !

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales ; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir ; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſoluë, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte ; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage ; & vous verrez qu'il changera de ſentimens

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne ſuis point capable d'en changer; & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continuë encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de diſcours?

CLEANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je que je me mette ici à la place de mon pere, & vous avouë, que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaîre; & que le tître de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe; & les obſtacles les plus puiſſans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interpréte comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plûtôt, & d'avoir tout le tems enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au caroſſe.

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valére.*

Valére.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez mon pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *se mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vray, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment?

CLEANTE.

[*à Mariane.*]

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce feroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit...

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah, traître!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpére.

HARPAGON *bas à ſon fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard!

CLEANTE.

Vous étes cause, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin !

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colére, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Di lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur...

HAR-

HARPAGON.

Ah! Je suis mort.

CLEANTE.

Qu'est-ce mon pere? Vous étes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, assûrément, a reçû de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les méne promtement chez le Maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

****

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

VAlére, aye un peu l'œil à tout cela; & pren soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'est assez.

HARPAGON *seul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruinèr?

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

RENTRONS ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sçais les chagrins & les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; & c'est, je vous assûre, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre avanture.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous étes, par ma foi, de malheureuses gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné de cette inquiétude; & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée, qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis-je en pouvoir de faire des résolutions; &, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que

que de ſimples ſouhaits, point de pitié officieuſe, point de ſecourable bonté, point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Aviſez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienſéance.

CLEANTE.

Hélas! Où me réduiſez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux ſentimens d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je faſſe? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſçaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; &, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLEANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſçavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendreſſe à rendre de petits ſervices, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumiéres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

[*à Mariane.*]

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au

[*à Cléante.*]

pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne

doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition ; car enfin, il vous aime fort, je le sçais, mais il aime un peu plus l'argent ; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se desabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLEANTE.

Sois assûrée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche ; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces priéres, & de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.

****

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, sans être apperçû.*

OUais ? Mon fils baise la main de sa prétenduë belle-mere, & sa prétenduë belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystére là-dessous ?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules; & j'ai besoin de vous.

****

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

OR ça, intérêt de belle-mere à part, que te semble, à toi, de cette personne.

CLEANTE.

Ce qui m'en semble ?

HARPAGON.

Oui; de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crûë. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en degoûter; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre,

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant....

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HAR-

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché; car cela rompt une penſée qui m'étoit venuë dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter le deſſein; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il eſt vray qu'elle n'eſt pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaiſir, mon pere, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſçauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon pere, qui peut-être viendra enſuite; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point

risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous-t-on bien reçû?

CLEANTE.

Fort bien, mais, sans sçavoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour?

CLEAN-

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. Or sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venuës-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect?

CLEANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

****

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAITRE JACQUES.

M. JACQUES.

HE, hé, hé! Messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser, & le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi; & d'y prétendre, malgré mes ordres.

[M. JAC-

M. JACQUES.

Ah! Il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon pere, & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez là.

CLEANTE *Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puiſqu'il veut te choiſir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce ſoit; & je veux bien auſſi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne, qui répond à mes voeux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon pere s'aviſe de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, aſſûrément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier? Lui ſiéd-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moi lui [*à Harpagon.*] dire deux mots. Hé bien, votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il ſçait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la premiére chaleur; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû

que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; & que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere, qu'il n'en veut seulement qu'à votre maniére d'agir; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur; & lui rendre les déférences, les respects & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux assûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué.

M. JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEAN-

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te ferai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques; & cela mérite une récompense.

[*Harpagon fouille dans sa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant.*]

Va, je m'en souviendrai, je t'assûre.

M. JACQUES.

Je vous baise les mains.

****

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi? Ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, je ne vous demande plus rien; & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de vous; & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon pere,

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas departi d'y prétendre?

CLEANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître!

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te deshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.



SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*

AH! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vîte.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLECHE.

Le trésor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous sçaurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. [*à lui-même, se prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin.... Ah! C'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis; & ce

que

que je fais. Hélas! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; &, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye, tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, & à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé? De quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; &, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-moi faire. Je sçais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; &, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; &, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles especes étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville & les fauxbourgs.

LE

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

****

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

M. JACQUES, *dans le fond du theâtre, en ſe retournant du côté par lequel il eſt entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui faſſe griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela; &, voilà Monſieur à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis homme à ne vous point ſcandaliſer; & les choſes iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monſieur eſt de votre ſoupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monſieur, je montrerai tout ce que je ſçais faire; & je vous traiterai du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chére que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciseaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin! & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils; & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valére!

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidéle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. JACQUES.

Oui, vrayment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Justement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui

M. JACQUES.

Elle est faite... Elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur.... Là, d'une certaine couleur... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſûrément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! A qui déſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

APproche, vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme ſi tu ne ſçavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné ſans y penſer?

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monſieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il eſt vray que j'ai commis une offenſe envers vous;

vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet-appens, un assassinat de la sorte!

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colére. Quand vous m'aurez oüi, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais? Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, & que tu me restituës ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! Me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'amour!

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! L'amour de mes louis d'or.

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses

qui

qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.
Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.
Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.
Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

VALERE.
C'est un trésor, il est vray, & le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.
Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALERE.
Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.
Le serment est admirable, & la promesse plaisante!

VALERE.
Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.
Je vous en empêcherai bien, je vous assûre.

VALERE.
Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.
C'est être bien endiablé après mon argent.

VALERE.
Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez; & un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la Juſtice, pendard effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vrayment; il ſeroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]
O ma chére caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort auſſi-bien qu'à moi; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé] pour ma caſſette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante; elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma caſſette trop honnête!

VALERE.

Tous mes déſirs ſe ſont bornés à jouir de ſa vûë;

tüë; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma caſſette! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, Monſieur, ſçait la vérité de cette avanture; & elle vous peut rendre témoignage....

HARPAGON.

Quoi! Ma ſervante eſt complice de l'affaire?

VALERE.

Oui, Monſieur, elle a été témoin de notre engagement; & c'eſt après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à perſuader votre fille de me donner ſa foi, & de recevoir la mienne.

[*à part.*] HARPAGON.

Hé? Eſt-ce que la peur de la Juſtice le fait ex- [*à Valére.*] travaguer? Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALERE.

Je dis, Monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De votre fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage?

VALERE.

Oui, Monſieur; comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel! Autre diſgrace!

M. JACQUES *au Commiſſaire.*

Ecrivez, Monſieur. écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de déſeſpoir!

[Le

[*au Commiſſaire.*]

Allons, Monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui-moi ſon procès comme larron, & comme ſuborneur.

M. JACQUES.

Comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs; &, quand on ſçaura qui je ſuis.....

****

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE

HARPAGON.

AH! Fille ſcélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre.

[*à Eliſe.*]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta

[*à Valére.*]

conduite; & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pouſſer les choſes dans les derniéres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux

voir

voir celui dont vous vous offensez, il est tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous sçaurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous sçavez que je courus dans l'eau; & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont.....

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Justice fasse son devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

****

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANSELME.

QU'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout émû.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent; & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la Justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête Commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit [*au Commissaire, montrant Valére.*] de la fonction de son office. Chargez-le, comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on sçaura ce que je suis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; & vous parlez devant un homme à qui tout

Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre ; & si Naples vous est connu, vous sçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sçais ; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de
[*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*]
Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre histoire qui vous puisse mieux réussir ; & ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; & je n'avance rien, qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi ? Vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'ose ; & suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt sur mer avec ses enfans & sa femme, en vou-

voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles familles

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau Espagnol, & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai sçû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû ; que, passant ici pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise, que cette vûë me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour, & les sévérités de son pere me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assûrer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un brasselet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas ! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous, ma sœur !

MARIANE.

Oui, mon cœur s'est émû dès le moment que

vous avez ouvert la bouche; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mere & moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous passâmes à Génes, ou ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vêcu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O Ciel! Quels sont les traits de ta puissance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos transports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous étes notre pere?

MARIANE.

C'est vous que ma mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; &, ayant sçû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Maître Jacques.*

C'eſt toi qui le dis ?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le Commiſſaire qui a reçû ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche ?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

****

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon pere, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; & je viens ici pour vous dire

dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds; & tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne sçavez pas que ce n'est pas assez [*montrant Valére.*] que ce consentement; & que le Ciel, avec un [*montrant Anselme.*] frere que vous voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plûtôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine & entiére.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiéte point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Maître Jacques.*

Pour vôtre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas! Comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vray; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chére cassette.

FIN.



GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU

COMEDIE.

****

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de Monsieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

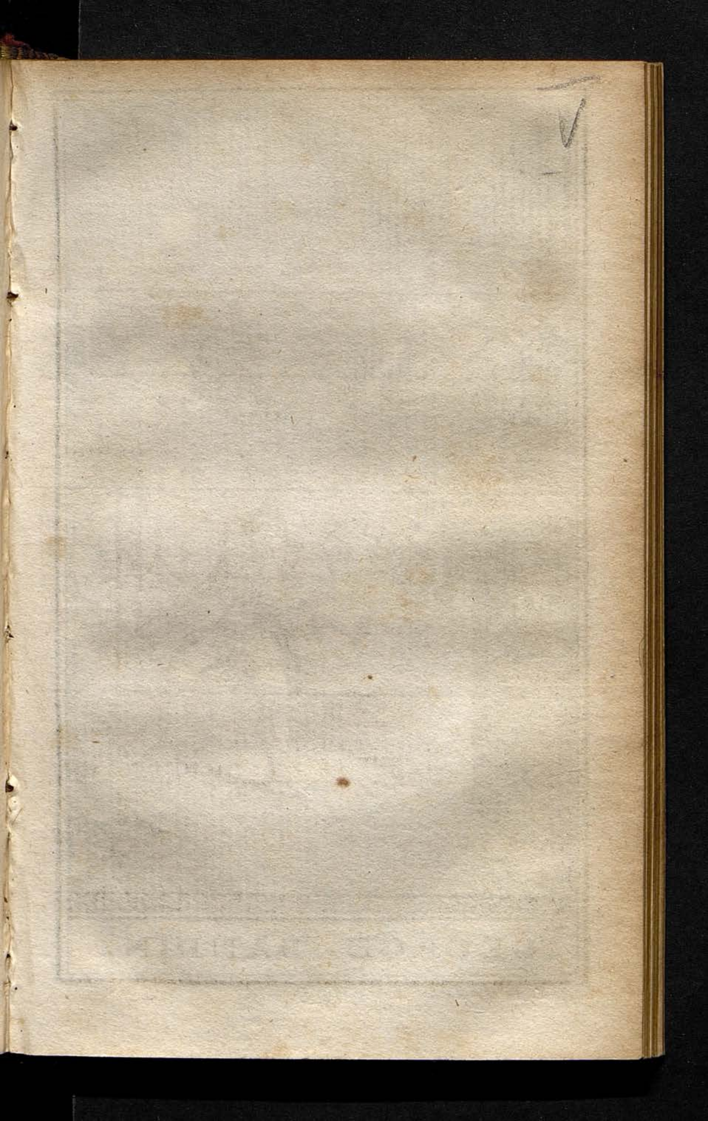
CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

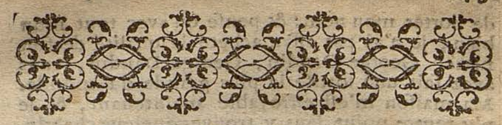
La scene est devant la maison de George Dandin, à la campagne.





GEORGE DANDIN.

J. Punt delin, et fecit, 1740.



GEORGE DANDIN, OU LE MARI CONFONDU, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition; & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus sçavant à mes dépens, & connois le stile des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes, c'est notre bien seul qu'ils épousent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense

de porter mon nom; & pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

****

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*

QUe diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*
Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*
Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*
Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN *à part.*
Ouais! Il a grand' peine à saluer.

LUBIN *à part.*
J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.
Bon jour.

LUBIN.
Serviteur.

GEORGE DANDIN.
Vous n'étes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.
Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.
Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.
Chut.

GEORGE DANDIN.
Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux ; & il ne faut pas qu'on sçache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrétement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; & il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſçache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Aſſûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'eſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte de choſe.... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monſieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure....

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'eſt pour cela que depuis peu ce damoiſeau poli s'eſt venu loger contre moi; j'avois bon nez ſans doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Teſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer ſi bien; & ce qu'eſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien? Avez-vous fait votre meſſage?

LU-

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de servante?

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyions mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne sçais si je me souviendrai bien de tout cela, qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître; & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguienne, cela sera drôle; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon: & il aura un pied de néz avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vray.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousuë au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN.

HE bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une demoiſelle. L'on vous accommode de toutes piéces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté de reſſentiment; &, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! J'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets. Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiſeau, & y promettre en même tems de la correſpondance! Morbleu! je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere; & les rendre témoins, à telle fin que de raiſon, des ſujets de chagrin & de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

QU'eſt-ce, mon gendre? Vous me paroiſſez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, &. . . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête ; &....

Me. DE SOTENVILLE.

Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſçachiez ſi peu votre monde ; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniére qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de ma, belle-mere, & ne ſçauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu ! ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot là avec une perſonne de ma condition, que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſçavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous eſt dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus, & j'ai ſçû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sçachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de. . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur, tout court, & non plus, Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne. . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de nôtre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'est pas ma femme?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

[*bas à part.*] GEORGE DANDIN. [*haut*] Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous par- [*à part*] le maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous [*à Monsieur de Sotenville.*] dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

Me. DE SOTENVILLE.

Quoi! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaise pour

vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de Monsieur de la Dandiniere?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issuë, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre province.

MR. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela ; & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MR. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions ; & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

ME. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matiéres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vû, qui est amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.

ME. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

MR. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raison de cette affaire-là.

MR. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais étes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins; car, entre gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes, & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſçavez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

****

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monſieur, ſuis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je ſçache, Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom eſt connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arriére-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma [*montrant George Dandin*] fille, pour laquelle je m'intéresse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien sçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville! Je vous révére trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

Mr. DE SOTENVILLE.
Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.
Quoi?

CLITANDRE.
C'eſt un coquin & un maraud.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin*.
Répondez.

GEORGE DANDIN.
Répondez vous-même.

CLITANDRE.
Si je ſçavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin*.
Soutenez donc la choſe.

GEORGEDANDIN.
Elle eſt toute ſoutenue. Cela eſt vray.

CLITANDRE.
Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui...

Mr. DE SOTENVILLE.
Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.
Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

****

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.
POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe! J'améne ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique*.
Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à vôtre mari, que je ſuis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moi? Hé comment lui aurois-je dit? Eſt-ce que cela eſt? Je voudrois bien le voir, vrayment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans, eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecretement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que ſçais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous ſçavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſûre qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous reſpecte trop, & vous, & meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout,

bout, que je ſçais bien ce que je ſçais; & que, tantôt, puiſqu'il faut parler net, elle a reçû une ambaſſade de ſa part.

ANGELIQUE.

Moi? J'ai reçû une ambaſſade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Eſt-il vray?

CLAUDINE.

Par ma ſoi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous étes. Je ſçais de vos nouvelles; & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui? Moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas! Que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi, qui ſuis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne piéce. Vous faites la ſournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems; & vous étes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchére de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible d'être accuſée par un mari lorſqu'on ne lui

fait rien qui ne soit à faire. Hélas! Si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assûrément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer; & plût au Ciel que je fûsse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

****

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALlez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vray; &, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. [*à Clitandre.*] Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. [*Claudine sort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née; & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévûës.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville.*

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui sçavez les maximes du point d'honneur; & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les régles, pour l'avoir tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sçais bien ce que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes; & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi? Je lui ferai encore des excuses, après....

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne sçaurois...

Mr. DE SOTENVILLE.
Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*
Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.
Votre bonnet à la main, le premier; Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'étes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*
J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.
Répétez après moi, Monsieur,

GEORGE DANDIN.
Monsieur,

Mr. DE SOTENVILLE.
Je vous demande pardon
[*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*]
Ah!

GEORGE DANDIN.
Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.
Des mauvaises pensées que j'ai euës de vous;

GEORGE DANDIN.
Des mauvaises pensées que j'ai euës de vous;

Mr. DE SOTENVILLE.
C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

GEORGE DANDIN.
C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

Mr. DE SOTENVILLE.
Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.
Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.
Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.
Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*
Ah !

CLITANDRE.
Il suffit, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.
Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.
Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*
Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, & je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour [*à Monsieur de Sotenville.*] vous, Monsieur, je vous donne le bon jour; & suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.
Je vous baise les mains; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un liévre.

CLITANDRE.
C'est trop de graces que vous me faites.
[*Clitandre sort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.
Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sçachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

****

SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH ! Que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous siéd fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de desabuser le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vrayment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne sçais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte; tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari; & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vît, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal; & ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement; & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repoussant Lubin.*

Hai!

LUBIN.

Ah! Que tu es rude à pauvres gens! Fi, que cela est mal-honnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.
Oh! La farouche! La sauvage! Fi, pouas, la vilaine qui est cruelle.

CLAUDINE.
Tu t'émancipes trop.

LUBIN.
Qu'est que cela te coûteroit de me laisser faire?

CLAUDINE.
Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.
Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.
Je suis votre servante.

LUBIN.
Claudine, je t'en prie, sur l'& tant moins.

CLAUDINE.
Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.
Adieu, beauté rudâniére.

CLAUDINE.
Le mot est amoureux.

LUBIN.
Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *seule.*
Je vais remettre aux mains de ma maîtresse..... Mais la voici avec son mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle soit seule.

****

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.
NOn, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part, dans le fond du théatre.*

Ah! La voilà, mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*] Mon Dieu! Laiſſez-là votre révérence; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſçais votre penſée, & connois... [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent encore.*] Encore? Ah! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. [*Angélique fait ſigne à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGELIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage eſt une chaîne, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect; & que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. [*Angélique fait ſigne de la tête à Clitandre.*] Oui, oui, mal fait à vous; & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

AN-

ANGELIQUE.

Moi? Je ne sçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sçais fort bien, moi; & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derriére Angélique, sans être apperçû de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

[*George Dandin tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.*]

****

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien? Est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse!

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez, ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obsédent jamais que quand on le veut bien? il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manieres qui les sçavent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chasser? Et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui? Mais quel personnage voulez-vous que jouë un mari pendant cette galanterie?

ANGELIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas là mon compte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment? Parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGELIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere & ma mere, ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé; & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétends n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde,

&

& goûter le plaisir de m'oüir dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui? C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

****

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guéres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

****

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRayment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sçais que tu m'as rendus. [*Il fouille dans sa poche.*]

CLAUDINE.

Hé Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE.

Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'eſt pas au logis; & puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'eſt ſon pere & ſa mere; &, pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *ſeul.*

Teſtiguenne, que j'aurai là une habile femme? Elle a de l'eſprit comme quatre.

****

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah! Vous voilà, monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous étes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret.

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous étes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien aiſe de ſçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne ſçaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment¿ Qu'eſt-ce qui ſe paſſe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'eſt d'avoir cauſé ; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'eſt pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque ſot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'eſt autre choſe. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent â Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE n'ai pû me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échapé feroit la même choſe ; &, ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du pere & de la mere, & les con-

convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'eſt que je ne ſçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque choſe que je puiſſe voir, moi même, de mon déshonneur, je n'en ſerai point crû à mon ſerment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y eſt encore? [*après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*] Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

****

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en étes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour duppe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offençans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez ; & ne m'en souviendrai que trop.

Mr. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? Parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'est défenduë de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

Me. DE SOTENVILLE.
Avec elle?

GEORGE DANDIN.
Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr. DE SOTENVILLE.
Dans votre maiſon?

GEORGE DANDIN.
Oui, dans ma propre maiſon.

Me. DE SOTENVILLE.
Si cela eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.
Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe; &, ſi vous dites vray, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colére.

GEORGE DANDIN.
Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Me. DE SOTENVILLE.
Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.
N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.
Mon Dieu! Vous allez voir. [*montrant Clitandre qui ſort avec Angelique.*] Tenez. Ai-je menti?

****

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théatre.

ANGELIQUE *à Clitandre.*
ADieu. J'ai peur qu'on vous ſurprenne ici; & j'ai quelques meſures à garder.

CLITANDRE.
Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.
J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à Monsieur & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derriére ; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE *à part.*

Ah, Ciel !

ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. *[haut à Clitandre.* Quoi ? Vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter, j'en témoigne mon dépit ; & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée ? Si mon pere sçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je *[après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.]* n'ai garde de lui en rien dire ; & je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme ; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

[Angélique prend le bâton, & le léve sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin]

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*
Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

****

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.
Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*
S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.
Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faisant l'étonnée.*
Ah! Mon pere, vous étes-là?

Mr. DE SOTENVILLE.
Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.
Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! Je pleure de joye, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.
Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.
Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.
Assûrément. Voilà, une femme' celle-là, vous étes trop heureux de l'avoir; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEOR-

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtresse!

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUF

Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir les complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colére. C'est une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate.

****

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'Est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

JE ne dis mot; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vû d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel! seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assûrément ; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, vous qui étes sçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile. Tu es curieux, Lubin ?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela est vray. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; &, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela est admirable ! Tu sçais donc lire, Lubin ?

LUBIN.

Oui, je ſçai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſçû apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[après avoir frappé dans ſes mains.]

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis.....

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

****

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

CLaudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

[Scene de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns, les autres, dans l'obſcurité.]

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGELIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*
Quoi ?
LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*
Claudine.
CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*
Qu'est-ce ?
CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*
Ah ! Madame, que j'ai de joye !
LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*
Claudine, ma pauvre Claudine.
CLAUDINE *à Clitandre.*
Doucement, Monsieur.
ANGELIQUE *à Lubin.*
Tout beau, Lubin.
CLITANDRE.
Est-ce toi, Claudine ?
CLAUDINE.
Oui.
LUBIN.
Est-ce vous, Madame ?
ANGELIQUE.
Oui.
CLAUDINE *à Clitandre.*
Vous avez pris l'une pour l'autre.
LUBIN *à Angélique.*
Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.
ANGELIQUE.
Est-ce pas vous, Clitandre ?
CLITANDRE.
Oui, Madame.
ANGELIQUE.
Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.
CLITANDRE.
Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.
CLAUDINE.
C'est fort bien avisé.
[*Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théatre.*]

LUBIN *cherchant Claudine.*
Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE assis au fond du théatre, GEORGE DANDIN, à moitié deshabillé, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'Ai entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[*prenant George Dandin pour Claudine.*] Où es-tu donc, Claudine? Ah! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne sçait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah! Que cela est doux? Il me semble que je mange des confitures. [*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*] Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit; & me laisse informé de la nouvelle per-

fidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoye appeller son pere & sa mere, & que cette avanture me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, avec CLAUDINE & LUBIN assis au fond du théatre, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

[*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau pere, & ma belle-mere, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé? Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du marousle, qui s'éloigne de moi.

[*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre, & se rendort.*]

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-

beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien? Répon, Colin. Colin.

COLIN *de l'autre côté se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-
[Ils se rencontrent, & tombent tous deux.]
en à moi. Ah! Le traître! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assûrément?

GEORGE DANDIN.

[à Colin, qu'il tient par le bras.]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la derniére conséquence; &, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant.

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

[se croyant seul.]

Va vîte, & revien de même. Et moi je vais

rentrer dans ma maison, attendant que..... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

[*George Dandin se range près la porte de sa maison.*]

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi! Si-tôt?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entiéres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autrefois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! De quel coup me percez-vous l'ame, lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les priviléges qu'ont les maris, sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude?

tude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on ſçait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fût-elle la tienne! Tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en eſt aſſez.

[*George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.*]

****

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

MAdame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raiſon. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le vou-

lez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

****

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

R Entrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

****

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

C Olin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

AN-

ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal eſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oüi, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais. C'eſt bien plûtôt le chaud, Madame la coquine; & nous ſçavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma loüange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation, c'eſt que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDI.

Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, & j'ai dequoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ébloui vos parens, & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confonduë.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venuë de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade;

à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente ; quelque prétexte ſpécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

ANGELIQUE.

Non. Mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſçavez.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés ; & que, dans cette affaire, vous ne ſçauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGELIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens ; & de me faire promtement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGELIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari ! Je ſuis votre petit mari maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela ; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir ; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture ; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi ?

ANGELIQUE.

Il eſt vray que j'ai failli, je vous l'avouë encore une

une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez; & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entiérement, elle touchera tout-à-fait mon cœur; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout; & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; &, de ce couteau que voici, je me tuërai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assûrément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la premiére qui ait sçû recourir à de pareilles vengeances, & qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniére extrémité.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuër soi-même; & la mode en est passée il y a long-tems.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; &, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque.

[*Après avoir fait semblant de se tuër.*]

Ah! C'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée, comme je le souhaite, & que celui qui en est la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a euë pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais? Seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

****

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE *à Claudine.*

ST. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

****

SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE entrant dans la maiſon, au moment que George Dandin en ſort, & fermant la porte en dedans, GEORGE DANDIN une chandelle à la main.

GEORGE DANDIN.

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien [*ſeul, après avoir regardé par tout.*] juſques-là? Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par priéres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes; & le pere & la mere qui vont venir, en verront [*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.*] mieux ſon crime. Ah, ah! La porte eſt fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

****

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

COmment! C'eſt toi? D'où viens tu, bon pendard? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi quand le jour eſt prêt de paroître, & cette maniére de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon?

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez....

ANGELIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi! C'est ainsi que vous osez....

****

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE, en deshabillé de nuit, COLIN portant une lanterne, ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

APprochez, de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé, de telle sorte, la cervelle, qu'il ne sçait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DADIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'est-ce à dire cela?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence, que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais. . . .

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu, vous étes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on. . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je déſeſpére.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau-pere, je vous conjure. . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puëz le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie. . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à Mr. de Sotenville.*

Souffrez que je vous. . . .

Mr. DE SOTENVILLE.
Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN *à Me. de Sotenville.*
Permettez-moi, de grace, que.....

Me. DE SOTENVILLE.
Pouas, vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.
Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'est elle qui est sortie.

ANGELIQUE.
Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.
Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*
Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.
J'Atteste le Ciel, que j'étois dans la maison, & que...

Mr. DE SOTENVILLE.
Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.
Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si....

Mr. DE SOTENVILLE.
Ne nous rompez pas davantage la tête; & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.
Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.
Oui, pardon; & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! Je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

ALlons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y résoudre; & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne sçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; & vous avez sur moi une puissance absoluë.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[à George Dandin.]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & sans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

[à part.] [à Mr. de Sotenville.]

O Ciel! Que faut-il dire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

[à part.]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sçachez que c'est ici la derniére de vos impertinences que nous souffrirons.

Me.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, [*à Madame de Sotenville*]. & songez bien à être sage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de reméde. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiére.

FIN.



AVERTISSEMENT.

LA Comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la fête que sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermédes qui sont une espéce de Comédie en vers, mêlée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal.

En faisant imprimer ces intermédes, on a joint le détail de la fête entiére, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Moliere, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.



FÊTE DE VERSAILLES, en 1668.

LE Roi ayant accordé la paix aux inftances de fes Alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté fans exemple, même dans le plus fort de fes conquêtes, ne penfoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de fon royaume, lorfque, pour réparer en quelque forte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant fon abfence, il réfolut de faire une fête dans les jardins de Verfailles, où, parmi les plaifirs que l'on trouve dans un féjour fi délicieux l'efprit fût encore touché de ces beautés furprenantes & extraordinaires dont ce grand Prince fçait fi bien affaifonner tous fes divertiffemens.

Pour cet effet, voulant donner la Comédie enfuite d'une collation, & après la Comédie, le fouper qui fut fuivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux fur les perfonnes qu'il jugea les plus capables pour difpofer toutes les chofes propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la difpofition du lieu pouvoit, par fa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maifon eft la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refufées, fa Majefté leur ordonna de s'en fervir le plus qu'ils pourroient à l'embelliffement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le Duc de Crequi, comme premier Gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la Comédie;

die; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des tables; & Monsieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la Comédie, le sieur Giffey d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau premier Architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de Juillet, le Roi étant parti de saint Germain vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la Cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des Officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les sales du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & dequoi se rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particuliéres pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Gesvres Capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la Cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêtérent particuliérement à regarder celle qui est au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une fléche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluye, & couvre tout le bassin.

Aux

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espéce de labyrinthe, elles arrivérent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en maniére de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espéces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures séches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la derniére étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, & disposées d'une maniére toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenuë par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables,

bles, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes espéces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortît une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une maniére toute particuliére; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espéce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de siéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une maniére toute extraordinaire; &, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire autrefois, que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une

étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des siéges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres, chargés de leurs fruits. Dans la premiere de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreautiers & de cerisiers mêlés ensemble. La troisiéme étoit bordée d'abricotiers & de pêchers. La quatriéme, de groseliers de Hollande; &, dans la cinquiéme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espéces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vûë, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; &, sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, composés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté & d'autre; & tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joye, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là, comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous sembloient danser, & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand Monarque suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après

Après que leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la Cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caléche, la Reine dans sa chaise, & tout le reste de la Cour dans leurs carrosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la Comédie, & passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante toises sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droit en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverse ont cinq toises de large; mais, à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en quarré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi, que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la Comédie. Le théatre qui avançoit un peu dans le quarré de la place s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, & laissoit pour la sale un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon étoit de trente pieds jusques à la corniche, d'où les côtés du

platfonds s'élevoient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; &, par dedans, paré de riches tapisseries que le sieur du Mets, intendant des meubles de la Couronne, avoit pris soin de faire disposer de la maniére la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du platfonds pendoient trente-deux chandeliers de cristal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la sale étoient plusieurs siéges disposés en amphithéatre, remplis de plus de douze cent personnes; &, dans le parterre, il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette sale étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théatre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théatre étoit de trente-six pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses de bronze & de lapis, environnées de branches & de feuilles de vigne d'or; elles étoient posées sur des piedestaux de marbre, & portoient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure; celle qui étoit à droit représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joye, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la Cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théatre; & alors, les yeux

yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenuë par quatre termes qui représentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; &, sur les piedestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vases dorés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtuës de marbre blanc qui environnoient un long canal. Aux bords de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; &, au dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré d'où sortoient aussi autant de veritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrez, & sur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre soutenu sur un piedestal de même matiére, & de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques au travers desquels on découvroit une grande étenduë de pays.

D'abord l'on vit sur le théatre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes sortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-six corbeilles qui furent servies à toute la Cour par le Maréchal de Bellefonds, & par plusieurs Seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs &

 affai-

affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le ſujet de la Comédie & du ballet.

Bien que la piéce qu'on repréſenta doive être conſidérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la néceſſité de ſatisfaire ſur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loiſir d'y apporter la derniére main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il eſt certain qu'elle eſt composée de parties ſi diverſifiées ſi agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guéres paru ſur le théatre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs. La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la Comédie conviennent ſi bien au ſujet & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émûs, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il ſemble que ce ſoient deux Comédies que l'on joue en même tems, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet qu'elles ne font qu'une même piéce, & ne repréſentent qu'une ſeule action.



****

ACTEURS DES INTERMEDES DE LA COMEDIE DE GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.
BERGERS danſans, déguiſés en valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMENE, bergére chantante.
CLORIS, bergére chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climéne.
PHILENE, berger chantanr, amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS danſans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHOEUR DE BERGERS chantans.
BERGERS & BERGERES danſans.
UN SATYRE chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.
CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.
CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.

UN BERGER chantant.
SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans.
SUIVANS DE L'AMOUR dansans.



INTERMEDES DE LA COMEDIE DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS déguisés en valets de fête, BERGERS jouant de la flûte.

PREMIERE ENTRE'E.

Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.

George Dandin mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans!
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,

Au même moment,
Sur le ton d'Annette;
Reprit tendrement;
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisans,
C'est de ne n'oser dire
Tout ce que je sens.

****

SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

LAisse-nous en repos, Philéne.

CLIMENE.

Tircis, ne vien point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,
Mon cœur brûle sous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien?

CLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie.
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climéne.*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au Ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHI-

PHILENE *à Cloris.*
C'est par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.
Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.
L'éclat de tes yeux me tuë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.
Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.
Je me plais dans cette vûë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.
Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.
Ah, belle Climéne!

TIRCIS.
Ah, belle Cloris!

PHILENE *à Climéne.*
Ren-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*
Domte pour moi ses mépris.

CLIMENE *à Cloris.*
Sois sensible à l'amour que te porte Philéne.

CLORIS *à Climéne.*
Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE *à Cloris.*
Si tu veux me donner ton exemple, bergére,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climéne.*
Si tu veux te résoudre à marcher la premiére,
Possible que je te suivrai.

CLIMENE *à Philéne.*
Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*
Adieu, berger.

CLIMENE *à Philéne.*

Attends un favorable sort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux succès du mal qui te posséde.

TIRCIS.

Je n'attends aucun reméde.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

Fin du premier Interméde.

PREMIER ACTE DE LA COMEDIE.

II. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergére vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis & Philéne, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colére.



SCE-

****

SCENE II.

CLORIS.

AH! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en esclave asservie?
Hélas! Pour contenter sa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les sévéres froideurs dont je m'étois armée?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort!
Est-ce le prix, hélas! de m'avoir tant aimée?

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Fin du second Intermède.



SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La bergére qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philéne, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la Bergére, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire.

SCENE II.

ENTRE'E DE BALLET.

Les Bateliers qui ont sauvé Tircis & Philéne, ravis de la récompense qu'ils ont reçuë, expriment leur joye en dansant, & font une maniére de jeu avec leurs crocs.

Fin du troisiéme Interméde.



TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE.

IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emméne pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danses, le pouvoir de l'Amour.

SCENE II.

Le théatre change, & représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES dansans.

CLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux,
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courses secrettes;

Et

Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Bergers & Bergéres dansans.

CLIMENE.

Ah! Qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! Qu'il est doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flâme unit les cœurs!
Est-il ni gloire, ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs.

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.



SCENE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre,

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES chantans, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES dansans.

LE SATYRE.

ARrêtez, c'est trop entreprendre;
Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes & vos voix;
A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

DEUXIEME ENTRE'E DE BALLET.

Suivans de Bacchus & Bacchantes dansans.

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs;
Mais c'est l'Amour & sa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres
Dont le Ciel est obscurci;
Et, des ames les plus sombres,
Bacchus chasse le souci.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révéré sur la terre & sur l'onde.

CHOEUR

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Et l'Amour eſt un Dieu qu'on adore en tous lieux.

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Bacchus à ſon pouvoir a ſoumis tout le monde.

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Rien peut-il égaler ſa douceur ſans ſeconde ?

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Rien peut-il égaler ſes charmes précieux ?

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Fi de l'Amour & de ſes feux.

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Ah ! Quel plaiſir d'aimer !

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Ah ! Quel plaiſir de boire !

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
A qui vit ſans amour, la vie eſt ſans appas.

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
C'eſt mourir que de vivre & de ne boire pas.

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Aimables fers !

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Douce victoire !

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
Ah ! Quel plaiſir d'aimer !

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
Ah ! Quel plaiſir de boire !

TOUS ENSEMBLE.
Non, non, c'eſt un abus ;
Le plus grand Dieu de tous.

C H O E U R *des ſuivans de l'Amour.*
C'eſt l'Amour.

C H O E U R *des ſuivans de Bacchus.*
C'eſt Bacchus.

****

SCENE IV.

UN BERGER, & les mêmes acteurs.

UN BERGER.

C'Eſt trop, c'eſt trop, Bergers. Hé, pourquoi
ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,
Ce ſont deux Déïtés qui ſont fort bien enſemble,
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables;
Et faiſons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus &
l'Amour.

TROISIEME ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & bergéres ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpéces de tambours de baſque que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes poſtures, pendant que les bergers & les bergéres danſent plus ſérieuſement.

FIN.



NOMS DES PERSONNES QUI ONT REPRESENTÉ, chanté & dansé dans les intermédes de la Comédie de George Dandin.

George Dandin, *le Sieur Moliere.*

Bergers dansans, déguisés en valets de fête, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergers jouant de la flûte, *les Sieurs Descôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.*

Climéne, *Mademoiselle Hilaire.*

Cloris, *Mademoiselle des Fronteaux.*

Tircis, *le Sieur Blondel.*

Philéne, *le Sieur Gaye.*

Une bergére, *Mademoiselle .....*

Bateliers dansans, *les Sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu*

Un paysan, ami de George Dandin, *le Sieur....*

Bergers dansans, *les Sieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergéres dansantes, *les Sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.*

Satyre chantant, *le Sieur Estival.*

Suivant de Bacchus, chantant, *le Sieur Gingan.*

Suivans de Bacchus, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.*

Bacchantes dansantes, *le Sieur Paysan, Manceau, le Roy, Pesan.*

Un berger, *le Sieur le Gros.*

Cet

CEt agréable ſpectacle étant fini de la ſorte, le Roi & toute la Cour ſortirent par le portique du côté gauche du ſalon, & qui rend dans l'allée de traverſe, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & ſur le haut de la couverture s'élevoit une eſpéce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur ſi belle & ſi proportionnée que le tout enſemble reſſembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques reſtes; il étoit tout couvert de feuillages, & rempli d'une infinité de lumiéres. A meſure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit iſolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilaſtres qui ſervoient comme de pieds forts ou d'arcboutans élevés de quinze pieds de haut. Au deſſus de ces pilaſtres, il y avoit de grands vaſes ornés de différentes façons & remplis de lumiéres. Du haut de ces vaſes ſortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de criſtal. Ce qui faiſoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & ſur deux piedeſtaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui repréſentoient deux Faunes jouant chacun d'un inſtrument. Au deſſus de ces portes, on voyoit comme une eſpéce de friſe ornée de huit grands bas reliefs, repreſentant, par des figures aſſiſes, les quatre ſaiſons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premiéres, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchaſſées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumiére ſi beau & ſi ſurprenant, qu'il ſembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys fûſſent d'un métal lumineux & tranſparent.

Le tour du petit dôme étoit auſſi orné de

huit bas reliefs éclairés de la même sorte ; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées disposés en différentes maniéres. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrêmités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toises de diamétre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la composition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien sçû cacher l'artifice dont ils s'étoient servi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pegase ; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses piéds, mais qui aussi-tôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle & plus brillante ; car, resortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celles des cascades, venoient à inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant

nant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes maniéres dans huit canaux qui separoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pegase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumiéres dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumiéres si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûës, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un

d'un grand pied d'argent; au-dessous étoit un grand vase de même matiére, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres, & dans des distances fort proportionnées ; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, & de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisiéme, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisiéme coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre ; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus ; & toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le platfonds de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte ; il s'élevoit jusque à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de cristal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tom-

tomboient du haut de la voûte; il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachées avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des feſtons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce ſalon, étoient rangés ſoixante & quatre vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs; &, entre ces vaſes, on avoit mis ſoixante & quatre boules de criſtal de diverſes couleurs, & d'un pied de diamétre, ſoutenuës ſur des pieds d'argent; elles paroiſſoient comme autant de pierres précieuſes, & étoient éclairées d'une maniére ſi ingénieuſe, que la lumiére paſſant au travers, & ſe trouvant chargée des différentes couleurs de ces criſtaux, ſe répandoit par tout le haut du platfonds, où elle faiſoit des effets ſi admirables, qu'il ſembloit que ce fûſſent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient pluſieurs feſtons de toutes ſortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feſton, paroiſſoient avec beaucoup d'éclat & de grace ſur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit ſi bien ſçû former différentes ſortes de verdure, que la diverſité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit ſçû accommoder les uns auprès des autres, ne faiſoit pas une des moindres beautés de la compoſition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dreſſé un buffet d'une beauté & d'une richeſſe toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'eſtrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux maniéres d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le deſſous ſervoit pour paſſer ceux qui portoient les vian-

viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un platfonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet, & sur ces degrez, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces bassins & ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, & à côté, plusieurs grands vases d'un prix & d'une pesanteur extraor-

traordinaires; outre ſix grands baſſins qui ſervoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, peſant mille marcs, & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient deſtinées pour le ſervice des Dames.

Au-delà de l'arcade qui ſervoit d'entrée du côté de l'allée qui deſcend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toiſes de long, qui formoit comme un avant-ſalon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande ſale bornée par les deux côtés des paliſſades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette ſale l'on avoit dreſſé quatre grandes tentes très-magnifiques, ſous leſquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de baſſins, de verres & de lumiéres, diſpoſés dans un ordre tout-à-fait ſingulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la cour ſurpriſe de la beauté & de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les parties, ſa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorſque Monſieur eut auſſi pris ſa place, les Dames qui étoient nommées par ſa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs ſelon qu'elles ſe rencontrérent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Meſdemoiſelles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de Saint Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.

Madame de Coulange.
Madame la Maréchale de Clerembaut.
Madame la Maréchale de Castelnau.
Madame de Cominge.
Madame la Marquise de Castelnau.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiselle sa fille.
Madame la Maréchale d'Estrées.
Madame la Maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la Comtesse de Fiesque.
Madame de Fontenay Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la Maréchale de Grancei, & Mesdemoiselles ses deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la Maréchale de l'Hôpital.
Madame la Lieutenante Civile.
Madame la Comtesse de Louvigny.
Mademoiselle de Manicham.
Madame de Mekelbourg.
Madame la grande Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la Duchesse de Richemont.
Mademoiselle de Tresmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trousse.
Madame la Présidente Tuboeuf.
Madame la Duchesse de la Valliére.
Madame la Marquise de la Valliére.
Madame de Vilacerf.
Madame la Duchesse de Wirtemberg, & Madame sa fille.
Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le Maréchal de Bellefonds, & le Sieur de Valentiné Controlleur

leur Général de la Maison du Roi y apportérent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves, d'herbages, & de fruits sucrés, qui sembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la saison, y paroissoit à l'œil & au goût, d'une maniére qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûë.

Dans une allée assez proche de là, & sous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, Madame la Princesse, Madame la Princesse de Carignan. Monseigneur le Dauphin soupa au château dans son appartement.

Le Roi étoit servi par Monsieur le Duc, & Monsieur, par le Sieur de Valentiné. Le Sieur Grotteau, Controlleur de la bouche, les Sieurs Gaut & Chamois, Controlleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le Maréchal de Bellefonds servoit la Reine, le Sieur Courtet, Controlleur d'office, servoit Madame, le Sieur de la Grange, aussi Controlleur d'office, mettoit sur table, les cent suisses de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les tables de leurs Majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même maniére, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé, &

ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes suisses. La premiere étoit celle,

De Mad. la Comtesse de Soissons, de..... 20 couv.
De Mad. la Princesse de Bade, de......... 20 couv.
De Mad. la Duchesse de Crequy, de ..... 20 couv.
De Mad. la Maréchale de la Mothe, de... 20 couv.
De Mad. de Montausier, de....... ..... 40 couv.
De Mad la Maréchale de Bellefonds, de.. 65 couv.
De Mad. la Maréchale d'Humiéres, de... 20 couv.
De Mad. de Bethune, de....... .... 20 couv.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la Maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les Ambassadeurs, qui furent servies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, & passant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la sale du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, & dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, sans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut

fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumiéres, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé, il représentoit une superbe sale, revêtuë de marbre & de porphyre, & ornée seulement en quelques endroits, de verdure & de festons. Un grand portique de seize pieds de large & de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée, & cette avance servoit encore de vestibule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui etoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs siéges en forme d'amphithéatres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marqués par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux

deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les muficiens étoient placés. A l'oppofite, l'on avoit mis tous les joueurs d'inftrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit auffi une grotte, où l'on voyoit Orphée fur un rocher, qui fembloit joindre fa voix à celle de deux Nymphes affifes auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monftres, fortoit de l'eau qui tomboit dans des baffins ruftiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégoutoit lentement parmi la mouffe & les rocailles.

Contre les huit pilaftres qui formoient ces arcades, & fur des piédeftaux de marbre, l'on avoit pofé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers inftrumens, dont elles fembloient fe fervir pour contribuer au divertiffement du bal.

Dans le milieu des piédeftaux, il y avoit des mafques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un baffin. Au bas de chaque piédeftal, & des deux côtés du même baffin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce falon, regnoit un fiége de marbre, fur lequel, d'efpace en efpace, étoient plufieurs vafes remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui fervoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, fur deux piédeftaux, deux figures qui repréfentoient Flore & Pomone. De ces piédeftaux, il en fortoit de l'eau comme de ceux du falon.

Le haut du falon s'élevoit au deffus de la corniche par huit pans, jufques à la hauteur de douze pieds; puis formant un platfonds de figure octogone, laiffoit dans le milieu une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à fix pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands foleils d'or, foutenus de huit figures, qui repréfentoient les douze mois de l'année avec les fignes du zodiaque;

le

le fond étoit d'azur, femé de fleurs de lys d'or; & le refte enrichi de rofes & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux luftres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumiéres, qui faifoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les fix tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilaftres, au deffus des figures, fortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui foutenoient treize chandeliers difpofés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui fervoit comme de veftibule, il y avoit fix grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit feize chandeliers, allumés de feize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce falon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute de feuillée de part & d'autre, & paroiffoit découverte par le haut; par les côtés, elle fembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encogneure, l'on voyoit, fur des piédeftaux de marbre, des thermes qui repréfentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets fe fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit fi heureufement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement ruftique, qui donne un fi grand plaifir à la vûë.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une efpéce de mafque de bronze doré, repréfentant la tête d'un monftre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce mafque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de fa gueule extraordinairement grande, faifoit une nappe, qui fe répandoit dans un grand baffin d'où ces deux Tritons fembloient fortir.

De ce baſſin ſe formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monſtrueuſe vomiſſoient en ſe regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſiéme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle ſe diviſoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à ſe terminer dans un grand baſſin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon; mais cette eau ne couloit pas, ſans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à quinze pieds de haut; &, d'eſpace en eſpace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faiſoit des caſcades qui compoſoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompuë.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part

& d'autre; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures, il y avoit dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs & de fruits; & le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisiéres de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher; ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, & qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumiéres qui éclairoient cette allée, étoient cachées derriére les pilastres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumiére des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fît paroître mille brillans; & l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit soupé, une distribution d'eaux si belle & si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vû de pareil. Le Sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faisoit paroître par tout une agréable beauté; la chûte des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à se diminuer de hauteur & de for-

ce, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vûë; de sorte que, s'accordant avec la belle maniére dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée qui n'avoit guéres plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites.

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs Majestés & toute la cour prenoient le divertissement du bal, à la vûë de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçû, & qui devoient surprendre tout le monde. Le Sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des desseins de tous les habits de la Comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs Majestés sortirent du bal, elles apperçûrent le tour du fer à cheval & le château tout en feu; mais d'un feu si beau & si agréable, que cet élément qui ne paroît gueres dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne causoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cent vases de quatre pieds de haut de plusieurs façons, & ornés de différentes maniéres, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au dessus, sur quatre piedestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures, qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vases, il y

avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; & ces vases, ces chandélabres, & ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, & au dessus, un soleil avec des lyres, & d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes & si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vases remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumés de différentes couleurs

De si merveilleux objets arrêtoient la vûë de tout le monde, lorsqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là: aussi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante & douze thermes faits de la même maniére que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espéce de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumiére,

formoient comme une haute paliſſade de feu. Dans le tems que ces fuſées montoient jusques au Ciel, & qu'elles rempliſſoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée, le grand baſſin d'eau qui paroiſſoit une mer de flâme & de lumiére, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs ſembloient ſe jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de ſi beaux effets ſe joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, ſembloient être l'écho de ces grands éclats dont les groſſes fuſées faiſoient retentir l'air, lorſqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guéres en cet état, que les trois baſſins de fontaines qui ſont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois ſources de lumiéres. Mille feux ſortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échapant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, ſe répandoient de tous côtés ſur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux ſortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui ſont ſur les bords des fontaines, ſembloient aller ſecourir les premiers, &, ſe jettant dans l'eau ſous la figure de pluſieurs ſerpens, tantôt ſéparément, tantôt joints enſemble par gros pelotons, lui faiſoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrâſement qu'on ne peut repréſenter, ces deux élémens étoient ſi étroitement mêlés enſemble, qu'il étoit impoſſible de les diſtinguer. Mille fuſées qui s'élevoient en l'air, paroiſſoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, reſſembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde ſçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit

voyoit nulle diſpoſition ; de ſorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné, car, non ſeulement ils partoient de ces baſſins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre ; &, en voyant ſortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne ſçavoit s'il y avoit des canaux qui fourniſſent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchiſſoient ce beau parterre. Cette ſurpriſe cauſa un agréable déſordre parmi tout le monde, qui, ne ſçachant où ſe retirer, ſe cachoit dans l'épaiſſeur des bocages, & ſe jettoit contre terre.

Ce ſpectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'eſprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils ſe rencontrent enſemble, & qu'ils ſe font la guerre; & chacun croyant que la fête ſe termineroit par un artifice ſi merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui ſembloit faire trembler la terre; chacun ſe rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & auſſi-tôt il ſortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de groſſes fuſées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumiére. A quelque hauteur qu'elles montaſſent, elles laiſſoient attachée à la tour une groſſe queuë, qui ne s'en ſéparoit point, que la fuſée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour ſembloit être embrâſé, &, de momenr en moment, elle vomiſſoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient juſqu'au Ciel, & les autres ne montant pas ſi haut, ſembloient ſe jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faiſoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillan-

tes d'une lumiére très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vû de semblable, toutes ces lumiéres s'éteignirent ; &, comme si elles eussent obligé les étoiles du Ciel à se retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de saint Germain avec toute la cour, & il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de tems l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper & pour le bal; soit que l'on considére les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre de lumiéres dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vû une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable ; & enfin toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces spectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant & qui ait causé plus d'admiration.

FIN.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

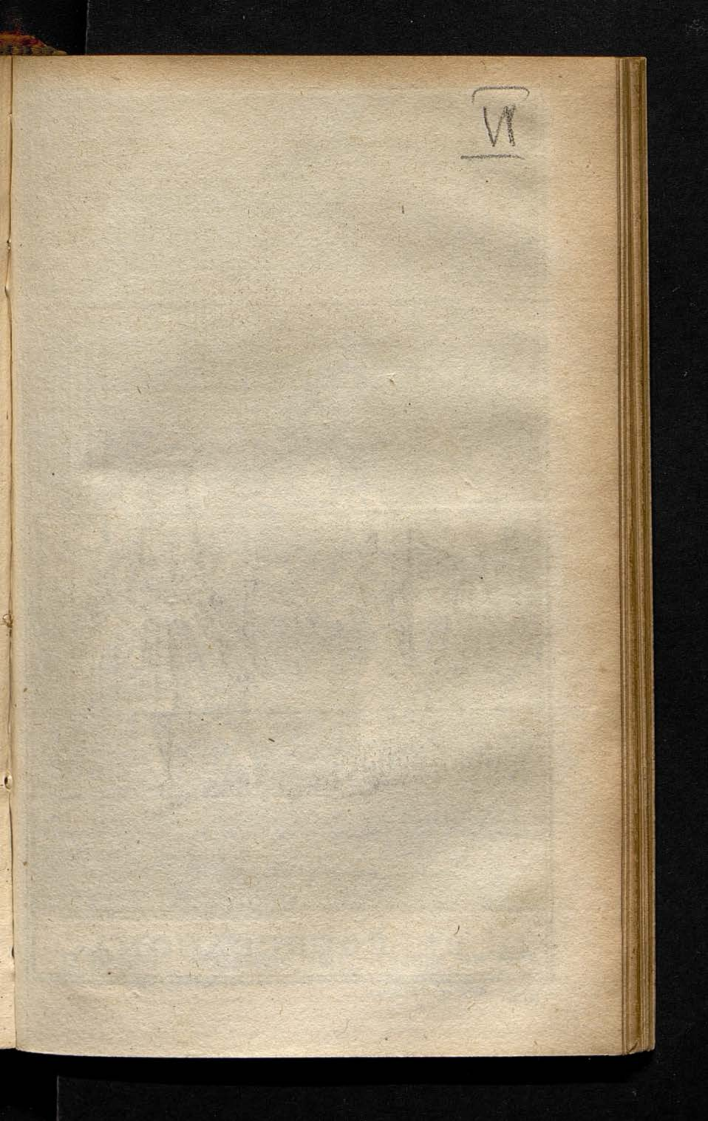
ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte picarde.
LUCETTE, feinte gascone.
SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES dansans.
QUATRE CURIEUX de spectacles, dansans.
DEUX SUISSES dansans.
DEUX MEDECINS grotesques.
MATASSINS dansans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS, } dansans.
DEUX SERGENS. } dansans.
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantante.
UN EGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES dansans.
BISCAYENS dansans.

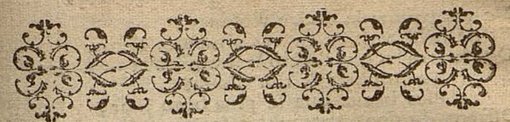
La scene est à Paris.





Mr. DE POURCEAUGNAC.

J. Punt delin. et fecit, 1740.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS chantans, PLUSIERS AUTRES jouant des instrumens, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux musiciens, & aux danseurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, chantans, PLUSIEURS AUTRES jouant des instrumens, TROUPE DE DANSEURS.

Cette sérénade est composée de chants, d'instrumens, & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

REpands, charmante nuit, répands sur tous
les yeux

De

De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

1. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables panchans notre cœur nous diſpoſe;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et, pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle;
Ne font que redoubler une amitié fidéle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien
Tout le reſte n'eſt rien.

****

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danſe de deux maîtres à danſer.

II ENTRE'E DE BALLET.

Danſe de deux pages.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Deux ſuiſſes ſéparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCE-

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

MOn Dieu! Eraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine; & pren bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE *ſe retirant dans le fond du théatre.*

Repoſez-vous ſur moi; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable, & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eſt mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NERINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vîte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertiſſement; &, comme aux

comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion ; & que l'ingénieuſe Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſûrément. Votre pere ſe moque-t-il, de vouloir vous anger de ſon avocat de Limoges, monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de ſa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejetter un amant qui vous agrée? Et une perſonne comme vous, eſt-elle faite pour un limoſin? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une limoſine; & ne laiſſe-t-il en repos les chrétiens? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a miſe dans une colére effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac! Cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſçaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de piéces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

****

SCENE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NERINE.

SBRIGANI.

MOnſieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeu-

jeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le sçais déja par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matiére tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siécle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galéres; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sçais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie; & principalement sur la gloire que vous acquites, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fites galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce ſont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie, laiſſons cela ; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au beſoin les autres acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, ſouvenez-vous de votre rôle ; & , pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi, contre vos ſentimens, il s'obſtinoit à ſon deſſein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un couvent.

ERASTE.

Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, mal-

malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NERINE.

Ah! Comme il est bâti!

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

HE bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, & les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Hé, messieurs les badauds, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.
Fort bien.

SBRIGANI.
Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi?

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui.

SBRIGANI.
Eſt-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.
Suis-je tortu, ou boſſu?

SBRIGANI.
Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.
C'eſt bien dit.

SBRIGANI.
Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.
Cela eſt vray.

SBRIGANI.
Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui. Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.
Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.
Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.
Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.
Sans doute.

SBRIGANI.
Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.
Aſſûrément.

SBRIGANI.
Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*
Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.
Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de

la ſorte une perſonne comme vous, & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.
Je vous ai vû ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; &, comme je ſçais que vous n'étes jamais venu en ce pays, & que vous y étes tout neuf, je ſuis bienaiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.
C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.
Je vous l'ai déjà dit; du moment que je vous ai vû, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.
Votre phyſionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.
J'y ai vû quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.
Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah!

SBRIGANI.
De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah!

SBRIGANI.
De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous aſſûre que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſçauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincére.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres; mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniére de s'habiller, & la ſincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRI-

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

****

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

AH ! Qu'eſt-ceci ! Que vois-je ! Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC. [*bas à Sbrigani.*]

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne sçais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçû, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage?

M. DE POURCEAUGNAC. [*à Sbrigani.*]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſçais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC. [*à Sbrigani.*]

Excuſez-moi. Je ne ſçais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce traiteur de Limoges qui fait ſi bonne chére?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe proméne?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiére des arénes?

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M.

M. DE POURCEAUGNAC.
[*à Sbrigani.*]
Excusez-moi, je me le remets. Diable emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas, à Monsieur de Pourceaugnac.*
Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.
Embrassez-moi donc, je vous prie; & resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à Mr. de Pourceaugnac.*
Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.
Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte Monsieur votre.... là.... qui est si honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.
Mon frere le Consul?

ERASTE.
Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.
Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.
Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là.... Monsieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.
Mon cousin l'assesseur?

ERASTE.
Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.
Toujours gay & gaillard.

ERASTE.
Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monsieur votre oncle?... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.
Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.
Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.
Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante; comment ſe porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas! La pauvre femme! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

Vrayment ſi je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe,

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui eſt votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre ſœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de .... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De ſaint Etienne.

ERASTE.

Le voilà; je ne connois autre.

M. DE POURCEAGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRI-

SBRIGANI.

Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtems dans notre ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'élût fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ERASTE.

Vrayment oui; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigourdin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assûrément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part, que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous....

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, & le raménerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

****

SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monsieur, que vous étes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'apotiquaire, apoticaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous étes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçais ce que c'est, je sçais ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile; c'est un homme qui sçait la Médecine à fond, comme je sçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des régles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remédes, que ceux que la faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remédes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puisse arriver, on est assûré que les choses sont toujours dans l'ordre; &, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assûrément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; &, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promtement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vray. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut sçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite

traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; & le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

Monsieur, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon. C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avec ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remédes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

1. MEDECIN.

Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE.

Oui.

1. MEDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

1. MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; &, si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Médecine.

****

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *au Médecin.*

C'Est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

1. MEDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déja disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

1. MEDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCE-

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

UNe petite affaire m'eſt ſurvenuë, qui m'o- [*montrant le médecin.*] blige à vous quitter ; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

I. MEDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige ; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'eſt ſon maître d'hôtel, ſans doute ; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

I. MEDECIN *à Eraſte.*

Oui, je vous aſſûre que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu ! Il ne me faut point tant de cérémonies ; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE *au Médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu ! Laiſſez-moi faire ; ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

[*bas, au Médecin.*]

C'eſt

C'eſt ce que je veux faire. Je vous recomman-de, ſur tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains ; car, par fois, il veut s'échaper.

1. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez ; & c'eſt trop de grace que vous me faites.

****

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

1. MEDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

1. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais conſulter la maniére dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je ; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. MEDECIN.

Allons, des ſiéges. [*Des laquais entrent, & donnent des ſiéges.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

1. MEDECIN.

Allons, Monſieur, prenez votre place, Monſieur. [*Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*]

M. DE POURCEAUGNAC *s'asséyant.*
Votre très-humble valet. [*Les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*] Que veut dire cela?

1. MEDECIN.
Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui; & bois encore mieux.

1. MEDECIN.
Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui, quand j'ai bien soupé.

1. MEDECIN.
Faites-vous des songes?

M. DE POURCEAUGNAC.
Quelquefois.

1. MEDECIN.
De quelle nature sont-ils?

M. DE POURCEAUGNAC.
De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là?

1. MEDECIN.
Vos déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.
Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; & je veux plûtôt boire un coup.

1. MEDECIN.
Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.
Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

1. MEDECIN.
Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particuliére, & la véritable espéce, par ses signes diagnostiques &

pro-

pronoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remédes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque ; eſpéce de folie très-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car le célébre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpéces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeulement par les latins, mais encore par les grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La premiére, qui vient du propre vice du cerveau ; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire ; la troiſiéme, appellée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procéde du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure ; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté Princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt manifeſtement atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez ; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette phyſionomie, ces

yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, noire & veluë, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de tems naturalisée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apopléxie, ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connuë est à demi guérie; car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remédes que nous devons faire à Monsieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes & plantureuses; en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera*; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossiére qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procéde la maladie. Voilà les remédes que j'imagine, aux-

auxquels pourront être ajoûtés beaucoup d'autres meilleurs, par Monſieur notre maître & ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumiére & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſé dans notre art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaîſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptômes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçû, penſé, imaginé que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remédes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel, le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténébres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſus;* & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remédes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe

le

le Ciel, que ces remédes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici?

[*Il crache deux ou trois fois.*]

I. MEDECIN.

Autre diagnostique. La sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela; & sortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous sçavons mieux que vous comment vous

vous

vous portez ; & nous sommes Médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous étes Médecins, je n'ai que faire de vous ; & je me moque de la Médecine.

I. MEDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remédes; & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Médecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils [*au second Médecin.*] qui est insensé. Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, & accoisons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

QUe diable est-ce-là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vû de cel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS grotesques.

[*Ils s'asséyent d'abord tous trois, les Médecins se lévent à différentes reprises pour saluer Monsieur de Pourceaugnac, qui se léve autant de fois pour les saluer.*]

LES DEUX MEDECINS.

BUon di, buon di, buon di,
Non vi lasciate uccidere

Dal

Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol' per guarir vi
Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di.

1. MEDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'amalato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. MEDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
Et, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monsu Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS grotesques, MATASSINS.

ENTRE'E DE BALLET.

Danse des matassins autour de M. Pourceaugnac.

SCENE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE tenant une seringue.

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit clystére, un petit clystére, benin, benin; il est benin, benin; là prenez, prenez, Monsieur, c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

****

SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, les DEUX MEDECINS grotesques, & les MATASSINS avec des seringues.

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti fara male,
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

[*Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux Médecins, & par les Matassins; il passe par derriére le théatre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apotiquaire qui l'attendoit; les deux Médecins & les Matassins rentrent aussi.*

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti fara male.
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

[*Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise, l'Apotiquaire appuye sa seringue contre; & les Médecins & les Matassins le suivent.*

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.

I. MEDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis; & s'est dérobé aux remédes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remédes aussi salutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main?

I. MEDECIN.

Sans doute; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remédes; & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la Médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remédes étoient un coup sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assûrément, dont il vient épouser la fille; & qui, ne sçachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

I. ME-

1. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MEDECIN.

Il est hipotéqué à mes consultations ; & un malade ne se moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous ; &, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pensé tout votre saoul.

1. MEDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-pere est aussi duppe que le gendre.

****

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

1. MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

1. MEDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

1. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je

je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Médecine, & subi les remédes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal....

I. MEDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos nôces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il créve, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. ME-

1. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi. [*seul.*] Voyez un peu la belle raison.

****

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI en marchand flamand.

SBRIGANI.

Montsir, avec le fostre permission, je suisse un trancher marchant flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme estile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suisse aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes flamancs qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Montsir; &, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui; & lui à remettre à payer tout se créancier de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE.

[*à part.*]

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

[*seul, après avoir ôté sa barbe, & dépouillé l'habit de flamand qu'il a par dessus le sien.*]

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de flamand pour songer à d'autres machines; & tâchons de semer tant de soupçons & de division entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiére classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

****

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

Piglia lo su, piglia lo su,
Signor monsu....

Que diable est-ce là? [*appercevant Sbrigani.*] Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne sçavez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monsu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo su, signor monsu, piglia lo, piglia lo, piglia lo su.* Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, & me faire une piéce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu: les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de

cela;

cela; & il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; & les hommes ſont bien traîtres & ſcélérats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moi, de grace, le logis de Monſieur Oronte; je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! Vous étes donc de complexion amoureuſe; & vous avez oüi parler que ce Monſieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é... L'épouſer?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah! C'eſt une autre choſe; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt pas néceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.
Est-ce que vous n'étes pas de mes amis ?

SBRIGANI.
Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.
Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.
C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.
Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.
Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire [*après s'être un peu éloigné de Monsieur de Pourceaugnac.*] en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connuës à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vray; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoit pas, & qu'il n'a jamais vûë; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une ba- [*à M. de Pourceaugnac.*] gue à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là méne une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble

propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari ?

****

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah ! Le voilà, ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait ! Qu'il a bon air ! Et que je ſuis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne.....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tud eu ! Quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez ....

JULIE *s'approche de Monſieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir ! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah ! Ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh ! Quelle égrillarde !

ORON-

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de.....

[*Julie continuë le même jeu.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie !

ORONTE *à Julie.*

Encore? Qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non, Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sçait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaisons!

ORONTE *à Julie qui est restée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*
Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.
Vous avez beau faire, nous ferons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.
Je vous empêcherai bien tous deux, je vous assûre. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

****

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.
MOn Dieu! Notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.
Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.
Vous étes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE.
Je ne sçais pas ce que cela veut dire; mais vous étes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considére si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez; & qui a été mis chez un Médecin pour être pancé ?

M. DE POURCEAUGNAC.
C'est une piéce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.
Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je ſuis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je ſçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle ſentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous ſçavez bien ce que je veux dire.

****

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaiſant une Languedocienne.*

AH! Tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſouſteni ma biſto ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas ſémblan de nou me pas connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me

[*à Oronte.*]

beyre ? Nou ſabi pas, mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo; mai yeu bous déclari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans, Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas el auguet l'adreſſe dambé ſas mignardiſos, commo ſap tapla fayre, de me gagna

lou

lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh !

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce ceci ?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel trés ans après, sul prétexte de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, & despey noun l'y resçau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto billo, per se remarida danbé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Y eu ay tout quittat en diligensso, & me soüy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay poufcut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches secrets que ta consiensso te den fayre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE.

Infame, gausos tu dire lou contrari ? Hé tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; & plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, & que mauquesso layssado dins l'état d'innouessenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés oun m'en beng esson malheurousomen fayre sourty ; yeu nou serio pas réduito à fayre lou triste persounatgé que yeu fave présentemen ; à beyre un marit cruel mesprefa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs.

ORON-

ORONTE.

Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer.
[*à M. de Pourceaugnac.*]
Allez, vous étes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

****

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaiſant une Picarde.*

AH! je n'en pis plus, je ſis toute éſſoflée. Ah! Finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Juſtiche, juſtiche; je [*à Oronte.*] boute empêchement au mariage. Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme eſt ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe boſtre empachomen, & boſtro pendarie? Quaquel homo es boſtre marit?

NERINE.

Oui, Medéme, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que ſoun ſa fenno, & ſe deuoſtre pendut, aquo ſera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Y eu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que m'a preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt noſtre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tan béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos?

NERINE *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudenſſo! Et couſſy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que ſoun lous fruits de noſtre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'inſolence. Quoi, tu ne te ſouviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni touſtaine, beni ſayre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per noſtres.

NERINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

****

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH? Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des Petits-fils de putains!

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou ſios pas la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperat pas, infame, yeu te boly ſeguy pes tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couqui, te boly fayre penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; &, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE *à Lucette, & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

JE conduis de l'œil toutes choſes, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCÉNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH! Je ſuis aſſommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venu accuſer de les avoir épouſées toutes deux, & me menacent de la juſtice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la juſtice, en ce pays-ci, eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par ſurpriſe, defaut & contumace, j'ai la voye de conflit de juriſdiction pour temporiſer; & venir aux moyens de nullité qui ſeront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monſieur, que vous étes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi? Point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçû à mes faits justificatifs, & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un recollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit, & de l'ordre de la justice; mais non pas à sçavoir les vrays termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur maniére de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me disent ce que je veux sçavoir?

SCE-

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

1. AVOCAT *trainant ses paroles en chantant.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

2. AVOCAT *chantant fort vîte, & en bredouillant.*

Votre fait.
Est clair & net ;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclus tout droit.
Si vous consultez nos Auteurs,
Législateurs & Glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.



EN

ENTRE'E DE BALLET.

Danse de deux Procureurs, & de deux sergens.

Pendant que le 2. AVOCAT *chante les paroles qui suivent.*

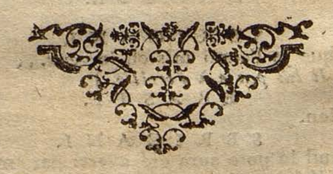
Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les françois, anglois, hollandois.
Danois, suédois, polonois,
Portugais, espagnols, flamans,
Italiens, allemans,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Le 1. AVOCAT *chante celles-ci.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

[*Monsieur de Pourceaugnac impatienté, les chasse.*]

Fin du second Acte.



AC-

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choſes s'acheminent où nous voulons; &, comme ſes lumiéres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; &, pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer, & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; &, tandis que je jouerai mes ſcenes avec lui, allez-vous-en. [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux...
[*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi....
[*Il lui parle encore à l'oreille*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voye enſemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC en femme, SBRIGANI.

POur moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est sévére comme tous les diables, particuliérement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avouë que je suis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison ; on vous contesteroit après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous ménerai par la main, à bien marcher comme une femme ; & à prendre le langage, & toutes les maniéres d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire ; j'ai vû les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! Qu'on est misérable, d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé ; & qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais. Ah ! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRI-

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je ſuis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

[*Monſieur de Pourceaugnac fait pluſieurs tours ſur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.*]

SCENE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

1. SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

ALlons, dépêchons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chouſticier ſti Montſir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

2. SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un feneſtre pour foir ſti chouſtice.

1. SUISSE.

Ly diſent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir ſti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly ſira, mon foi, un grand plaiſir, d'y regarter pendre ſti limoſſin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly eſt un plaiçant trôle, oui; ly diſent que s'être marié trois foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout ſeul, ly être bien aſſez t'une.

2. SUISSE *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mameſelle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout ſeul?

M. DE POURCEAUGNAC.
J'attends mes gens, Messieurs.
2. SUISSE.
Ly être belle, par mon foi.
M. DE POURCEAUGNAC.
Doucement, Messieurs.
1. SUISSE.
Fous, Mamesfelle, fouloir finir rechouir fous à la créve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.
M. DE POURCEAUGNAC.
Je vous rends grace.
2. SUISSE.
L'être un gentilhomme limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.
M. DE POURCEAUGNAC.
Je n'ai pas de curiosité.
1. SUISSE.
Ly être là un petit téton qui l'est trôle.
M. DE POURCEAUGNAC.
Tout beau.
1. SUISSE.
Mon foi, moi couchair pien afec fous.
M. DE POURCEAUGNAC.
Ah! C'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.
2. SUISSE.
Laisse, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.
1. SUISSE.
Moi, ne fouloir pas laisser.
2. SUISSE.
Moi, li fouloir, moi.
[*Les deux suisses tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*
1. SUISSE.
Moi, ne faire rien.
2. SUISSE.
Toi, l'afoir pien menti.
1. SUISSE.
Parti, toi, l'afoir menti toi-même,

M. DE POURCEAUGNAC.

Au fecours! A la force!

****

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMT.

QU'eſt-ce? Qu'elle violence eſt-ce-là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

1. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

****

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

JE vous ſuis obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMT.

Ouais! Voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſûre.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'eſt-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſçai pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; & je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! Monsieur, de grace!

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos discours, il faut que vous soyiez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; & vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

****

SCENE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

AH Ciel! Que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui; c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI *à l'exemt.*

Hé! Monsieur, pour l'amour de moi, vous sçavez que nous sommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous étes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMT *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI [*à l'éxemt qui veut s'en aller à M. de Pourceaugnac.*]

Mon Dieu! Attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*]

SBRIGANI *à l'éxemt.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin. [*seul.*] Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande duppe! Mais, voici.....

****

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH! Quelle étrange avanture! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous enléve votre fille.

ORONTE.

Il m'enléve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenuë si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un caractére pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la justice. Des archers après eux.

****

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

ALlons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de vo-

tre pere. Tenez, Monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre ſeule conſidération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer; & me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! Infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la ſorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de Monſieur votre pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait croire que cet autre eſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus eſt un denier conſidérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de Monſieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçû de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous êtes une impertinente; & je ſçais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des piéces qu'on lui fait,
[*montrant Eraſte.*]
& c'eſt peut être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ſerois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je. Vous étes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere; & je n'ai pû ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, ſeigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où votre perſonne m'oblige; &, ſi je n'ai pû être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, ſeigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le ſeigneur Eraſte. Cà la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéïr; & je ſçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſéde un corps, dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilége qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah! Que de bruit! Cà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'eſt que de Monſieur votre pere dont je ſuis amoureux; & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les maſques, que le bruit des nôces de Monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans*.

UN MASQUE *en Egyptienne.*

Sortez, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & triſteſſe ;
Venez, venez, ris & jeux,
Plaiſirs, amour & tendreſſe ;
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune ;
Et vous étes en ſouci
De votre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons juſqu'au trépas,
La raiſon nous y convie.
Hélas! Si l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie?
Ah! Perdons plûtôt le jour,
Que de perdre notre amour.

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les ſceptres qui font tant d'envie

L'E-

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en pantalon.*

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

****

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse de Sauvages.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Danse de Biscayens.

FIN.



NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ & dansé dans Monsieur de Pourceaugnac, Comédie-Ballet.

Une musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*

Deux musiciens, *les Sieurs Estival & Langeais.*

Deux maîtres à danser, *les Sieurs la Pierre, & Favier.*

Deux pages dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

Quatre curieux de spectacles dansans, *les Sieurs Noblet, Joubert, Lestang, & Mayeu.*

Deux suisses dansans. . . . . .

Deux Médecins grotesques, *il Signor Chiacchiarone, & le Sieur Gaye.*

Matassins dansans, *les Sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Lestang.*

Deux Avocats chantans, *les Sieurs Estival, & Gaye.*

Deux Procureurs dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

Deux sergens dansans, *les Sieurs la Pierre & Favier.*

Troupe de masques chantans & dansans.

Une Egyptienne chantante, *Mademoiselle Hilaire.*

Un Egyptien chantant, *le Sieur Gaye.*

Un pantalon chantant, *le Sieur Blondel.*

Choeur de masques chantans.

Deux vieilles, *les Sieurs Fernon le cadet, & le Gros.*

Deux scaramouches, *les Sieurs Estival, & Gingan.*

Deux pantalons, *les Sieurs Gingan le cadet, & Blondel.*

Deux Docteurs, *les Sieurs Rebel & Hedouin.*

Deux paysans, *les Sieurs Langeais, & Deschamps.*

Sauvages dansans, *les Sieurs Paysan, Noblet, Joubert, & Lestang.*

Biscayens dansans, *les Sieurs Beauchamp, Favier, Mayeu, & Chicanneau.*

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

LE Roi, qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa cour un divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le théatre peut fournir ; & , pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, ſa Majeſté a choiſi pour ſujet deux Princes rivaux, qui, dans le champêtre ſéjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.



ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princeſſe.
IPHICRATE, Prince, amant d'Eriphile.
TIMOCLE'S, Prince, amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'armée, amant d'Eriphile.
CLEONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
CHOREBE, ſuivant d'Ariſtione.
CLITIDAS, plaiſant de cour.
Une fauſſe VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

EOLE.
TRITONS, chantans.
FLEUVES, chantans.
AMOURS, chantans.
PECHEURS DE CORAIL, danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS, danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES, danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE *en muſique*.

TIRCIS, berger, amant de Caliſte.
CALISTE, bergére.
LICASTE, berger, ami de Tircis.
MENANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, amant de Caliſte.

SIX DRYADES, }
SIX FAUNES, } dansans.
CLIMENE, bergére.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES, }
TROIS PETITS FAUNES, } dansans.

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES dansans.

SIXIEME INTERMEDE.

FETE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRETRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansans.
CHOEUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS, sautans sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, dansans.
HUIT ESCLAVES, dansans.
QUATRE HOMMES, armés à la grecque.
QUATRE FEMMES, armées à la grecque.
UN HERAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALLIER.
APOLLON.
SUIVANS D'APOLLON dansans.

La scéne est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

LES


VIII



LES AMANS MAGNIFIQUES.

J. Punt delin. et fecit, 1740.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE-BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Le théatre repréſente une vaſte mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le ſommet porte chacun un fleuve appuyé ſur une urne. Au pied de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours ſur des dauphins ; Eole eſt élévé au deſſus des ondes ſur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

VEnts, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes ;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer ſe calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs ſortent du fond de la mer avec des nacres de perle, & des branches de corail.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PECHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

QUels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, Tritons ; cachez-vous, Néréides.

CHOEUR

CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! Que ces Princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont se placer chacun sur un rocher au dessous d'un Fleuve.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts;
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

****

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PECHEURS.

II. ENTRE'E DE BALLET.

NEptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves, & les pêcheurs accompagnent ses pas de gestes differens, & de bruit de conques de perles.

Fin du premier Intermède.

Vers

Vers pour le ROI, *représentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus considérés
Me donne pour partage un rang considérable ;
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pûsse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée,
On les verroit forcer le ferme empêchement ;
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sçais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce ;
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monsieur LE GRAND, *représentant un Dieu marin.*

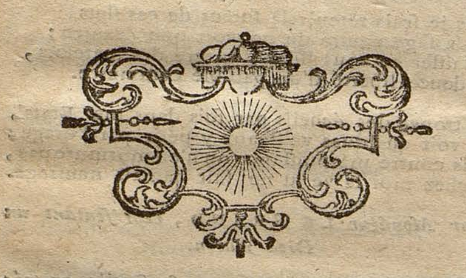
L'Empire où nous vivons, est fertile en trésors ;
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords ;
Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

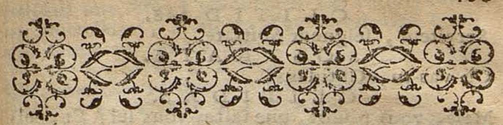
Pour le Marquis DE VILLEROI, *représentant un Dieu marin.*

SUr la foi de ce Dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assûrance;
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le Neptune est constant.

Pour le Marquis DE RASSENT, *représentant un Dieu marin.*

VOguez sur cette mer d'un zéle inébranlable,
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.





LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

IL eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Hélas!

CLITIDAS *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe; & ma conjecture ſe trouvera véritable.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Sur quelles chiméres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir? Et que peux-tu enviſager que l'affreuſe longueur d'une vie malheureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête là eſt plus embarraſſée que la mienne.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Ah! Mon cœur! Ah! Mon cœur! Où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, ſeigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais, vous plûtôt, que faites-vous ici ? Et quelle ſecrette mélancolie, quelle humeur ſombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler ſur la mer la promenade des Princeſſes, tandis qu'elles y ont reçû des cadeaux merveilleux de muſique & de danſe, & qu'on a vû les rochers & les ondes ſe parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure aſſez, ſans la voir, cette magnificence ; & tant de gens, d'ordinaire, s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſçavez que votre préſence ne gâte jamais rien, & que vous n'étes point de trop en quelque lieu que vous ſoyez. Votre viſage eſt bien venu par tout ; & il n'a garde d'être de ces viſages diſgraciés, qui ne ſont jamais bien reçûs des regards ſouverains. Vous étes également bien auprès des deux Princeſſes ; & la mere & la fille vous font aſſez connoître l'eſtime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; & ce n'eſt pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curioſité pour ces ſortes de choſes.

CLITIDAS.

Mon Dieu ! Quand on n'auroit nulle curioſité pour les choſes, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; &, quoi que vous puiſſiez dire, on ne demeure point tout ſeul, pen-

pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pûsse avoir?

CLITIDAS.

Ouais! Je ne sçais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! Par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous étes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous étes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre Astrologue, dont la Princesse Aristione est entêtée; &, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par, soi, é; r, i, ri, éri; p, h, i, phi, ériphi; l, e, le, Eriphile. Vous étes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble; & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant.

SOSTRATE.

Hélas! Si par quelque avanture tu as pû découvrir le secret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce soit;

&, sur tout, de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la passion que vous voulez tenir secrette, pensez vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumiére pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent; & le langage des yeux & des soupirs se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs & mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Gréce, est-il possible, dis-je, qu'un homme si assûré dans la guerre, soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison; & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; & je sçais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'eſpérance eſt belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardieſſe réuſſit toujours aux amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma paſſion à une Déeſſe, moi, ſi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choſes, hélas! condamnent mes feux à un éternel ſilence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes déſirs une diſtance ſi fâcheuſe; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands tîtres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flâmes; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer; mais, plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour; & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu votre flâme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah! Ne t'aviſe point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpéce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me ſuis acquis le privilége de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes cho-

choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE.

Ah! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, & ce profond respect où ses charmes divins....

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

PRince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel même ne sçauroit aller au-delà; & je puis dire assûrément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne

pagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux pythiens que l'on y célébre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne siéd pas bien d'être curieux comme les autres; & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guéres de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vû cela?

CLITIDAS.

Oui, Madame. Mais, du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés; & j'ai appris du seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſçauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matiéres, puiſque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout; &, s'il eſt écrit dans les aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réſiſte à ma deſtinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur.....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous étes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'aſtrologie, que des gens qui ſçavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſédent des connoiſſances à ſe mettre au deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent; & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aiſe; & le métier de plaiſant n'eſt pas comme celui d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter, ſont deux choſes

ses fort différentes ; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé? Qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne sçavez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour ; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée ; & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai sçû obtenir de vous que vous fûssiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur?

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres maniéres dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon

mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des larmes, mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sçais qu'elle est toute soumise à vos volontés, & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir; à vous, plûtôt qu'à elle, que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pû vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est votre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous; & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je.....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſçavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me louë de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien aiſe qu'on ne m'en ſerve point; &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'eſt vous qui voulez être mere, malgré tout le monde, il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent; &, ſi vous le vouliez, la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plûpart des femmes; je veux être mere, parce que je le ſuis; & ce ſeroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, grace au Ciel, je ſuis éxemte; & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre diſcours. Eſt-il poſſible que juſques ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcurités pour moi.

TIMOCLES.

C'eſt pour moi un myſtére impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion ; & rendez cet office à ces Princes, de ſçavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi ; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe ; & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame....

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obéïr ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.



SCE-

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Sostrate.*

VOus pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES *à Sostrate.*

Vous pouvez croire, que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; & vous trouverez bon que je ne parle, ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

CLitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis, je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*
Laiſſez-moi faire. Il y a bien de la comparaiſon de lui à vous; & c'eſt un Prince bien bâti pour vous le diſputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*
Je reconnoîtrai ce ſervice.

****

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.
MOn rival fait ſa cour à Clitidas; mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.
Aſſûrément; & il ſe moque de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.
Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS *ſeul.*
Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

****

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.
ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.
Ah! Qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt par fois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLEONICE.
Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit eſſai de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous? Ce ſont des perſon-

ſonnes qui, par leurs pas, leurs geſtes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choſes; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine. Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertiſſement; car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui ſe préſente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir recours toutes les muſes néceſſitantes; vous étes la grande protectrice du mérite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laiſſer là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les. Faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danſe ſera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera ici, Madame qu'une danſe ordinaire; une autre fois ....

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils danſent.

Fin du premier Acte.

****

II. INTERMEDE.

ENTRE'E DE BALLET.

Trois pantomimes danſent devant Eriphile.

Fin du ſecond Interméde.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui eſt admirable. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien aiſe que vous ayez vû que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guéres à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant audevant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſçais ma cour.

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*

LA, la, la, la. [*faiſant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!

ERIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vûë là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse votre mere qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.

Assûrément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des maniéres bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais

que bien à propos, point promt à décider, point du tout exagérateur incommode; & quelques beaux vers que nos poëtes lui ayent récités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui est plus beau, que tout ce qu'a jamais ait Homére. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; &, si j'étois Princesse, il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assûrément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux! Quelle témérité est la sienne? C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer! Et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il vous respecte trop pour cela; & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer ſa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colére m'a obligé à prendre ce détour; &, pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous étes un inſolent de venir ainſi ſurprendre mes ſentimens. Allons, ſortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les ſecrets du cœur d'une Princeſſe. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à perſonne du monde, ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Soſtrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de ſon cœur, par ſurpriſe, un ſecret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il

eſt,

eſt, dit-il, réſolu de mourir. Il a été au déſeſpoir du vol ſubtil que je lui en ai fait; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les inſtantes priéres qu'on ſçauroit faire, de ne vous en rien révéler, & c'eſt trahiſon contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire; &, s'il étoit ſi hardi que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais & ma préſence, & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame.....

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, ſi vous étes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame. Il ne faut pas être courtiſan indiſcret.

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'Ai une excuſe, Madame, pour oſer interrompre votre ſolitude; & j'ai reçû de la Princeſſe votre mere une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéïr ; &, ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer ?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumiéres que vous pourrez déſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes ?

SOSTRATE.

Je ne déſire rien pour moi là-deſſus, Madame ; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'aménent.

ERIPHILE.

Juſques-ici je me ſuis défenduë de m'expliquer, & la Princeſſe ma mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je ſerai bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous ; &, ſi vous m'en preſſez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis ſi long-tems.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moi ; & je ne ſçaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquitterois mal de cette commiſſion ?

ERIPHILE.

Or ça, Soſtrate, les gens comme vous ont tou-

jours les yeux pénétrans; & je penſe qu'il ne doit y avoir guéres de choſes qui échapent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumiéres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne. Quel eſt celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? Quel eſt celui, dites-moi, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais votre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais, ſi je me conſeillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moi, je ſerois fort embarraſſé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous, les Dieux ſeuls y pourront prétendre; & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens & les ſacrifices.

ERIPHILE.

Cela eſt obligeant, & vous étes de mes amis. Mais je veux que vous me diſiez pour qui des deux vous vous ſentez plus d'inclination, quel eſt celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

MAdame, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas! Petit garçon que tu es venu à propos!

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

ON vous a demandée, ma fille; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiéte pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenuës; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons vîte nos places.

Fin du ſecond Acte.



III. INTERMEDE.

Le théatre représente un bois consacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPE'.

VEnez, grande Princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre désert vous présente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOus chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour;
Et, de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas! Petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

HE quoi, toujours languissant, sombre & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennui qui te posséde.

TIRCIS.

Hé, le moyen? Hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal eſt trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera ſon remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah! Tircis.

TIRCIS.

Ah! Bergers.

LICASTE & MENANDRE.

Pren ſur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foibleſſe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de bergére
Si froide & ſi ſévére,
Dont la preſſante ardeur,
D'un cœur qui perſévére,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt, dans les affaires
Des amoureux myſtéres
Certains petits momens
Qui changent les plus fiéres;
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,

Qui

Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vû d'elle;
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

SCENE III.

CALISTE.

AH! Que, ſur notre cœur,
La ſévére loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, ſenſible à ſes cuiſans ſoucis,
De ſa langueur en ſecret je ſoupire;
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.
C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits ſi doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! Que vous étes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Hélas! Petits oiſeaux, que vous étes heureux
De ne ſentir nulle contrainte;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!

Mais le ſommeil, ſur ma paupiére,
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entiére
Nous n'avons point de loi ſévére
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.
[*Elle s'endort ſur un lit de gazon.*]

SCE-

SCENE IV.

CALISTE endormie, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons ſans bruit nos pas;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux,
Vents, n'agitez nulle choſe,
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah! Quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergére;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma miſére.
Puiſqu'en vain, à vos pieds, on me voit ſoupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous. J'ai peur que, dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LICASTE & MENANDRE ensemble.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre,
Bergére, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! Ah! Je suis hors de moi.
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

1. SATYRE *à Caliste.*

QUoi! Tu me fuis, ingrate; & je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence?

2. SATYRE.

Quoi! Mes soins n'ont rien pû sur ton indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci.

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

1. SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout
L'Amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours.
Tout le bonheur qu'il désire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

****

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse des Faunes & des Dryades.

****

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie;
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne,
Pour regner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidéle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous;
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du théatre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont trop cuisans.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;
Cette ardeur de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Fin du troisiéme Intermède.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

LES mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre, doucement de vous, les sentimens de votre cœur ; & je ne sçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse ; & que je ne sçaurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à

l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes; & je trouve une espéce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; & ces Princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper; & des yeux desintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; &, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Soſtrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate ?

SOSTRATE.

J'ai des raiſons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me préſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéïſſant à mes ſouveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne; & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bonheur.

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raiſon ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant preſſer là-deſſus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt ſecret qui s'oppoſe aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre, qu'il ſe plaint à moi tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe, ainſi que l'arrêt redoutable qui le doit pouſſer

au tombeau ; &, si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sçais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumiéres que le Ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, & j'espére vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les prospérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer; & celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entiérement; & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis; & le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais; & ces prospérités, & cette gloire que vous

vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie ?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vûës de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie ; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Oui, Madame ; les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable ; & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assûrément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais, pour ce qui eſt de l'aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vray.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matiére, les incidens célébres dont les hiſtoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé!

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur, commander aux démons, ſe faire des armées inviſibles, & des ſoldats invulnérables, tout cela eſt charmant, ſans doute; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avouë que mon eſprit groſſier a quelque peine à le com-

comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échapent à mon ſens matériel; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous, & des globes éloignés de notre terre d'une diſtance ſi effroyable? Et d'où cette belle ſcience, enfin, peut-elle être venuë aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'obſervation de ce grand nombre d'aſtres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même diſpoſition?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Soſtrate.*

Il vous fera une diſcuſſion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire, ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choſes tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire; & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais, enfin, la Princeſſe croit à l'aſtrologie ; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une régle pour le mien ; & ſon intelligence peut l'élever à des lumiéres, où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai rien ſur quantité de choſes, auxquelles je ne donne guéres plus de créance que vous. Mais, pour l'aſtrologie, on m'a dit & fait voir des choſes ſi poſitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

Fin du troiſiéme Acte.

IV. INTERMEDE.

Le théatre repréſente une grotte.

ENTRE'E DE BALLET.

Huit ſtatuës, portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatriéme Intermede.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me ſéparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrette que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous uſiez avec moi de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous préférer à toutes choſes, & fermer l'oreille, en l'état où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent Princeſſes, en ma place, écouteroient avec bienſéance, tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une bonne mere; & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivi votre exemple, que de m'être laiſſée aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moi-même, pour impoſer ſilence à cette paſſion; & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, ſans ſcrupule, m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux

deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; &, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résoluë.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout; & l'impatience des Princes vos amans...... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! Ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux? Quelque Divinité descend ici, & c'est la Déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

****

SCENE II.

VENUS accompagnée de quatre petits Amours dans une machine, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS *à Aristione.*

PRinceſſe, dans tes soins brille un zéle exemplaire
Qui, par les immortels, doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illustre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et pense à donner ta fille,
A qui sauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assûrer de notre obéïssance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOilà la Princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, & qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagême a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer & tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumiéres, & habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; &, comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je pré-

pa-

pare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les préſens du Prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainſi ce ſera lui qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais jouer; &, comme ſon ambition me devra toute choſe, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures céleſtes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, préparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriére le rocher, à poſément attendre le tems que la Princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, à ſe jetter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires; & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce ſecours, qui, ſur les paroles du Ciel, doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile. Ce Prince eſt averti par moi; &, ſur la foi de ma prédiction, il doit ſe tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile, évitons ſa rencontre.

SCENE V.

ERIPHILE *seule.*

HElas! Quelle est ma destinée! Et qu'ai-je fait aux Dieux, pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laisse seuls un moment.

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

SOstrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERIPHILE.

Laissons cela, Sostrate. Je le sçais, je l'approuve; & vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse; & que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour

pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfére les vertus qui ſont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la Princeſſe ma mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avouë, que mes priéres n'euſſent pû tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états, Soſtrate, où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoy, Soſtrate, je ne me ſerois jamais réſoluë; & j'ai crû faire aſſez de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princeſſe ma mere ont accordés à mes déſirs, ces délais, dis-je, ne me ſont plus permis; & il me faut réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel. Soyez ſûr, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, ſi j'avois pû être maîtreſſe de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à votre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en eſt trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je ceſſe, dans ce moment, de me plaindre des deſtinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes déſirs, elles m'ont fait naître aſſez heureux pour attirer quelque pitié du cœur

d'une

d'une grande Princesse; & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si votre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse; & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.



SCE-

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

MAdame, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvû qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatriéme Acte.

V. INTERMEDE.

ENTRE'E DE BALLET.

QUatre pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquiétudes de la Princesse.

Fin du cinquiéme Intermêde.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle; & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, holà, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empressemens de venir dire aux Grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas; & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je; & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez sçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! Parle promtement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mere passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux, ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étenduë du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui

rien

rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui, mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité; &, de ſon dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous; nous étions là deux ou trois miſérables, qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit ſon arbre, & la Princeſſe ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie de la bête, lorſque Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je remettrai le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Achéve promtement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'eſt promtement de vray que j'achéverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que, retournant ſur la place, nous avons vû le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang; & la Princeſſe pleine de joye, nommant Soſtrate ſon libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois aſſez entendu; & je me ſuis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

****

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE vois, ma fille, que vous ſçavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliqués bien plûtôt que nous n'euſſions penſé ; mon péril n'a guéres tardé à nous marquer leurs volontés ; & l'on connoît aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont mêlés de ce choix, puiſque le mérite tout ſeul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenſer de votre cœur, celui à qui je dois la vie ; & refuſerez-vous Soſtrate pour époux ?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel ! N'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune?

****

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'ici abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſpérance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis long-tems ; & qu'au bruit qui s'eſt répandu de votre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre lui, juſques-là que, de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il en a reçû quelques bleſſures, dont on ne ſçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRinces, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande; &, ſi Anaxarque a pû vous offenſer, j'étois pour vous en faire juſtice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pû nous faire de lui, ſi vous la faites ſi peu à notre rang, dans le choix que vous embraſſez?

ARISTIONE.

Ne vous étez-vous pas ſoumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous ſommes ſoumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate, & moi; mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pû ſe réſoudre à ſouffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne ſoyez préparés? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de ſon rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'eſt quelque conſolation de ſe voir préférer un homme qui vous eſt égal; & votre aveuglement eſt une choſe épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une perſonne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'hon-

l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Gréce; & que le rang où le Ciel l'éléve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquiéme Acte.

****

VI. INTERMEDE.

FETE DES JEUX PYTHIENS.

Le théatre représente une grande sale en maniére d'Amphithéatre, avec une grande arcade dans le fond, au dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six ministres du sacrifice, habillés comme s'ils étoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, entrent par le portique au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs, & de la prêtresse.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHOEUR DE PEUPLES.

LA PRETRESSE.

CHantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles.
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne ſçauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

1. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eſt rien qui réſiſte.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici bas,
Qui, par ſes bienfaits ne ſubſiſte.

LA PRETRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les ſix miniſtres du ſacrifice portant des haches font entr'eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du théatre.

SCE-

SCENE II.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHOEUR DE PEUPLES.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

SCENE III.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHOEUR DE PEUPLES.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves aménent en cadence huit esclaves, qui dansent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

SCENE IV.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, CHOEUR DE PEUPLES.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres, font ensemble une maniére de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHOEUR DE PEUPLES.

La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes, & un timballier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venuë d'Apollon.

CHOEUR.

OUvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelassés autour d'un bâton, & un soleil d'or au dessus, avec la devise Royale en maniére de trophée.

CHOEUR.

QUelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

V. ENTRE'E DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six Ministres du sacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse Héroïque.

VI. En-

VI. & derniere ENTRE'E DE BALLET.

Les six Ministres du Sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la Grecque, se joignent en diverses maniéres à la danse d'Apollon & de ses Suivans, tandis que la Prêtresse, les Sacrificateurs, & le Chœur des Peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timballes & des trompettes.

Vers pour LE ROI, *représentant Apollon.*

JE suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entiére;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumiére.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces caresses.

Pour Monsieur LE GRAND *suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable;
Et le zéle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive par tout ses pas.

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & danſé dans les intermédes des Amans Magnifiques, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le Sieur Eſtival.*

Tritons chantans, *les Sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deſchamps, Morel, & deux Pages de la muſique de la chapelle.*

Fleuves chantans, *les Sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.*

Amours chantans, *quatre Pages de la muſique de la chambre.*

Pêcheurs de corail danſans, *les Sieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Leſtang.*

Neptune, *LE ROI.*

Dieux marins, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

DANS LE SECOND INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, ſaint André, & Favier.*

DANS LE TROISIEME INTERMEDE.

La Nymphe de la vallée de Tempé, *Mademoiſelle Desfronteaux.*

Tircis, *le Sieur Gaye.*

Caliſte, *Mademoiſelle Hilaire.*

Licaſte, *le Sieur Langeais.*

Ménandre, *le Sieur Fernon le cadet.*

Deux Satyres, *les Sieurs Eſtival & Morel.*

Dryades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.*

Faunes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.*

Philinte, *le Sieur Blondel.*

Cli-

Climéne, *Mademoiselle de Saint Christophle.*
Petites Dryades dansantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard, & Thibauld.*
Petits Faunes dansans, *les Sieurs la Montagne, Daluseau, & Foignard.*

DANS LE QUATRIEME INTERMEDE.

Statuës dansantes, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIEME INTERMEDE.

Pantomimes dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SIXIEME INTERMEDE.

FETE DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtresse. *Mademoiselle Hilaire.*
Premier Sacrificateur, *le Sieur Gaye.*
Second Sacrificateur, *le Sieur Langeais.*
Ministres du sacrifice portant des haches, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*
Voltigeurs, *les Sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.*
Conducteurs d'esclaves, dansans, *les Sieurs le Prestre, Jouan, Pezan l'aîné, & Joubert.*
Esclaves dansans, *les Sieurs Paysan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.*
Hommes armés à la Grecque, dansans, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Desgranges.*
Femmes armées à la Grecque, dansantes, *les Sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, & Arnald.*
Un Héraut, *le Sieur Rebel.*
Trompettes, *les Sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier.*
Timballier, *le Sieur Diacre.*

Apollon, *LE ROI.*

Suivans d'Apollon, dansans, *Monsieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Raynal, & Favier.*

Chœur de peuples chantans, *les Sieurs.* . . . .
. . . .

Fin du Tome troisiéme.









